Illinois U. Library

NUMÉRO 163

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA TÉLÉVISION FRANÇAISE

présente

Maria CASARES

dans

L'AFFAIRE LAFARGE

de

MARCELLE-MAURETTE

Réalisation de **Stellio LORENZI**
Assistants : Roger BENAMOU et Pierre NIVOLLET
Décors de **J.-J. GAMBUT**

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Anna Brun Lafarge Marie Denis

TOUS, sauf Marie. — *Au bonheur! A l'amour!*

Anna Brun Léon Buffière Amena Mme Lafarge mère Denis Lafarge

Mme LAFARGE MÈRE, lisant. — « *Quant à vous appartenir, à votre premier baiser, je serai morte.* »

L'AFFAIRE LAFARGE

par MARCELLE-MAURETTE

Ecrite spécialement pour la Télévision, cette œuvre, créée le 29 mai 1954 à la TELEVISION FRANÇAISE, a été réalisée par STELLIO LORENZI, dans des décors de J.-J. GAMBUT et avec la distribution suivante :

(pour les rôles principaux)

Me Lachaud	*André REYBAZ*
Me Paillet	*André VAR*
Charles Lafarge	*Pierre MONDY*
Le Président	*BLONDEAU*
L'Avocat général	*BLANCART*
Denis	*LAPPARENT*
Léon Buffière	*J. MAUCLAIR*
Dr. Lespinasse	*DAUBREL*
De Foy	*OZENNE*
Orfila	*André VERNIER*
Comte de Leautaud	*JOUX*
Baron de Martens	*René FLEUR*
Marie Capelle, veuve Lafarge	*Maria CASARES*
Mme Lafarge mère	*SYLVIE*
Clémentine	*A. NOEL*
Aména Buffière	*R. MARCE*
Emma Pontier	*JOUBE*
Anna Brun	*C. DAMIEN*
Marie de Nicolaï	*A. CAPRILE*
Marquise de Montbreton	*Madeleine LAMBERT*
Baronne Garat	*Gisèle PREVILLE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by MARCELLE-MAURETTE.

Supplément au N° 415 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

A M. G. DEBEYSER,
sans lequel cette pièce n'eut pas été écrite.

A Pierre et Antoinette DE CHAUVERON,
sans lesquels elle n'eut pas été rêvée.

MARCELLE-MAURETTE

LE CHANTEUR DE COMPLAINTES. — Ecoutez, écoutez, bonnes gens, « La Complainte de Madame Lafarge, l'Empoisonneuse du Glandier ». Trois sols, deux liards. De quoi se distraire aux veillées...

Il chante à l'orgue de Barbarie :

De cette terrible histoire
Ecoutez la vérité.
Amis, vous pouvez m'en croire :
Un rat du lieu m'a conté
Que Charles Lafarge vraiment
Etait mort d'empoisonnement.

Lafarge était un brave homme
Né dans le Bas-Limousin,
Qu'on estime et qu'on renomme
Bon ami, bon citoyen.
Mais il manquait, par malheur,
De quibus et de bonheur.

Quand pour son mariage
Il eut son parti pris,
Il se mit en voyage
Pour se rendre à Paris,
Et s'en fut chez De Foy
Pour engager sa foi.

— Il me faut une femme
Pour faire mon bonheur.
— Ah, j'en ai, sur mon âme,
Répond le marieur,
Qui saura fair' de vous
Un bienheureux époux.

Je connais dans le monde
Jeune fille aux yeux noirs,
Riche, de plus, féconde
En esprit, en savoir,
Et en mille agréments,
Sans compter les amants.

— Je me garde, dit-elle,
A ce pauvre benêt,
Pour une vie plus belle,
Pour un amant mieux fait.
Mais lui bravant son sort
Il épousa la mort.

★

Le Procès.

Marie, vue derrière l'immense voile noire qui tombe de son chapeau « Paméla ». Un châle de deuil. Une robe noire élégante. Si elle lève la main un grand mouchoir à ourlet de crêpe dans la main longue, étroitement gantée. Pas jolie, pire. Un visage fin au menton pointu, un très grand front bombé encadré de bandeaux noirs, d'admirables prunelles noires, une bouche large aux lèvres minces, spirituelles et serrées. Quand elle sourit, d'adorables petites dents. L'air d'une Transtévérine ou d'une Espagnole. Une voix de musique : « la quatrième corde d'une harpe ».

La salle du palais de justice de Tulle n'est pas grande. On distinguera du reste, par de public.

Deux grandes fenêtres aux rideaux ouverts aveuglantes d'un soleil lourd qui cachera bientôt sous des nuées d'orage.

Au-dessus du Président, un crucifix géant.

L'ombre double et encornée des gendarmes. Les visages tournés vers Marie en raccourci, de ses défenseurs Me Paillet et Charles Lachaud.

premier, Parisien, ancien Bâtonnier de l'Ordre, la quarantaine, grand, mince, rasé, homme du monde ; le second très jeune, moins fin que son illustre confrère, mais plein d'une fougue lyrique et d'une audace qui seront un jour du génie. Très romantique et certainement amoureux de sa mystérieuse cliente. L'expérience lui manque encore et cette prudence qui sait ménager l'ennemi. Il est visiblement troublé. Paillet, plus sceptique, est froid.

Le Président, ses Assesseurs, l'Avocat général sont des hommes d'âge, ainsi que l'Huissier.

Les pièces à conviction, avec leurs étiquettes, sont entassées sur une table au milieu du prétoire : la robe de mariée de Marie, son amazone et son haut-de-forme à voile vert, des bocaux et des fioles sinistres. Sur un des bocaux une inscription : « Cœur de Lafarge. »

LA FOULE, *au dehors.* — A mort, l'empoisonneuse ! A mort !

LE PRÉSIDENT. — Huissier, fermez les fenêtres.

L'Huissier obéit. Les cris s'étouffent.

LACHAUD, *bas à Marie.* — Marie !

LE PRÉSIDENT. — Accusée, levez-vous ! Votre nom ? Votre âge ?

MARIE. — Marie-Fortunée Cappelle. Vingt-quatre ans. Veuve... Lafarge.

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes accusée d'avoir, dans les mois de décembre 1839 et janvier 1840, attenté à la vie de Charles Pouch-Lafarge, votre mari, maître de forges au Glandier, et ce, par l'effet de substances susceptibles de lui donner la mort et qui la lui ont donnée en effet. Crime prévu et puni par les articles 301 et 302 du Code Pénal... Levez votre voile. *(Elle obéit.)* Persistez-vous à nier les faits ? *(Elle incline la tête, a une légère toux sèche. On l'entendra tousser pendant tout le procès, mais sans exagération. Plusieurs fois, elle portera un petit flacon de sels à ses narines et le respirera.)* Je vais donc procéder à l'interrogatoire. *(Me Paillet se lève.)* Une déclaration, maître Paillet ?

Me PAILLET. — Monsieur le Président, mon confrère Lachaud et moi, unis dans le même esprit de justice et de foi dans notre cause, nous demandons le renvoi de l'affaire à une autre session.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Comment ?

LE PRÉSIDENT. — C'est une plaisanterie ? L'instruction a duré six mois.

PAILLET, *il s'assied.* — Nous maintenons notre demande.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Mme Lafarge trouve, sans doute, qu'on n'a pas assez parlé d'elle.

LACHAUD, *debout.* — Mme Lafarge ne réclame que la justice, et rien que la justice, monsieur l'Avocat général. Et vous êtes ici pour la lui donner.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Nous la lui donnerons.. Mais vous êtes un peu jeune, maître Lachaud, pour vous permettre de nous le rappeler.

Petit temps.

LACHAUD. — Je présente mes excuses à la Cour. En effet, je suis jeune. Et cette affaire me tient au cœur.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Au cœur, mais oui...

LACHAUD. — Ce qui veut dire ?

LE PRÉSIDENT. — Cela suffit, maître. Maître Paillet, votre demande n'est pas recevable.

PAILLET, *debout.* — J'insiste pourtant. L'atmosphère dans laquelle vont s'engager les débats est dangereuse pour notre cliente.

LE PRÉSIDENT. — Par exemple ! Douteriez-vous de notre équité ?

PAILLET. — Aucunement. Mais...

LACHAUD, *debout.* — Pour moi, je doute de tout quand je suis devant des hommes.

LE PRÉSIDENT. — Ah. prenez garde, maître Lachaud ! N'abusez pas de notre indulgence. Elle a des limites.

LACHAUD. — Monsieur le Président, la personnalité de Marie Cappelle suscite des passions. Ici même, comme dans toute la France — que dis-je : dans toute l'Europe — on est lafargiste ou antilafargiste. J'ai entendu des propos, surpris des menaces. Je sais ce que peuvent coûter à l'accusée, son rang, la légende de sa naissance royale, même son charme de Parisienne et jusqu'à l'envoi de malheureux bouquets, de lettres d'amour, sans compter les chansons accompagnées à la guitare sous les fenêtres de sa prison. Actes de jeunes fous dont s'emparent les journaux, le monde. Publicité néfaste au début d'un procès terrible et dont les conséquences peuvent être la peine de mort.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Publicité ? Mais c'est votre cliente elle-même qui concourt à cette publicité. J'ai fait saisir dans sa cellule le brouillon de ses « Mémoires », car elle écrit ses « Mémoires », messieurs les Jurés. S'il est nécessaire nous en donnerons lecture et vous pourrez constater l'art infernal et le mensonge qui caractérisent cette femme.

LACHAUD. — J'en appelle à la Cour. Cette insinuation avant l'heure que se permet le Ministère public est inqualifiable. On accuse avant d'avoir entendu... L'acte d'accusation déjà était un réquisitoire. Il a été publié avant l'ouverture du procès. Ce qui est contraire à la légalité. Tout le monde a pu le lire. L'assassin peut-être. Pour la dernière fois, au nom de la justice, je demande à la Cour le renvoi de l'affaire Lafarge.

LE PRÉSIDENT. — La Cour a statué.

LACHAUD. — J'en appelle au Jury.

LE PRÉSIDENT. — La Cour a statué, maître Lachaud. La parole est à M. l'Avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, *debout.* — Messieurs les Jurés, aujourd'hui, 3 septembre 1840, dans ce

Palais de justice de Tulle, comparaît devant vous Marie Cappelle, veuve Lafarge ; Marie Cappelle bâtarde de sang royal, — on vous l'a habilement souligné, — descendante, dit-on, de Mme de Genlis et de Philippe-Egalité, duc d'Orléans ; nièce du baron Garat, directeur actuel de la Banque de France ; amie, malgré une fortune médiocre, — mais elle a tant de séduction... — des Montesquiou, des Soult, des Standisch, des Gérard. Marie Cappelle qui touche si merveilleusement du piano-forte, parle l'anglais, l'allemand, l'italien et écrit des vers dans ces trois langues ; monte à cheval comme Franconi, danse comme la Grisi, fait de l'escrime comme Georges et sert le thé à onze heures du soir comme les héroïnes de M. de Balzac... Messieurs, si vous n'aviez à juger ici qu'une pauvre fille des champs ou une ouvrière coupables d'avoir empoisonné leur homme, croyez-moi : la Défense modérerait ses cris. Mais elle a senti le danger que la passion malsaine d'un jour fait courir à Marie Cappelle, passion presque théâtrale qui rehausse d'un halo sinistre l'empoisonneuse du Glandier. Car, rassurez votre conscience : cette femme a tué.

MARIE. — Non.

LACHAUD, *debout, que tente vainement de retenir Paillet.* — Une fois de plus je proteste, monsieur l'Avocat général, vous dépassez la liberté qu'autorisent vos fonctions.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et vous, maître, vous dépassez celle de la Défense. Me Paillet vous donne l'exemple de ce que vous semblez le plus ignorer : le respect.

LACHAUD. — Le Ministère public et moi ne parlons pas la même langue : il accuse, moi je défends.

LE PRÉSIDENT. — Maître ! Tout à l'heure je n'ai pas voulu relever votre attitude alors que vous osiez m'attaquer personnellement. *(Lachaud veut parler.)* Ne protestez pas. Vous vous êtes permis de me soupçonner de partialité envers l'accusée. Or, ma conscience reste entière et si, Dieu merci, à notre époque, les pouvoirs qui me sont dévolus me permettent toute autorité, j'en use comme il me plaît. Ne m'obligez pas à m'en souvenir ! Continuez, monsieur l'Avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Messieurs les Jurés, vous êtes d'intègres commerçants, d'honnêtes travailleurs de la terre, de braves ouvriers. Bref, un résumé de la bonne moyenne française dans ce qu'elle a de sage et de vrai. Vous êtes des Classiques. Prenez garde au Romantisme. Vous savez ce qu'est le Romantisme : la folie d'une jeunesse énervée, affaiblie par dix ans de guerre, pourrie par une liberté qu'elle a connue trop tôt, fatiguée, avant de vivre, de passions trop tôt ressenties, songerie maladive, monstrueuse, dont la floraison épouvantable est devant vous : cette femme, qui ne s'appelle pas plus Marie Cappelle que Mme Lafarge, mais Lelia, mais Lenore, mais Diana Vernon, — mais le Rêve, messieurs, dans ce qu'il a de plus morbide et de plus redoutable pour la vi bourgeoise et les bonnes mœurs. N'oubliez pa que Lafarge mettait des pantoufles, ignora « Hernani » et Mme Sand, pinçait le nez d son épouse et lui prenait la taille en l'appela « ma petit cane » ou « ma biche », — ce qu n'est pas du meilleur goût, mais ne méritait pa l'arsenic. Lafarge n'était ni René, ni Werthe Il était rouge et mangeait gras. Lafarge éta un mari... Prenez garde au Romantisme messieurs les Jurés. Prenez garde à Mari Cappelle.

Il s'assied. Brouhaha. Murmures.

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT. — Accusée, où êtes-vous née

MARIE. — A Villers-Hellon.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez eu une enfanc heureuse ?

MARIE. — Jusqu'à la mort de mon père e de ma mère, oui. Ensuite mes oncles et tante Garat et de Martens m'ont servi de tuteur ainsi qu'à ma jeune sœur. Je dois dire qu'il ont été parfaitement bons.

LE PRÉSIDENT, *il consulte des papiers.* — Ce deuils semblent vous avoir très vivemen atteinte. Au point qu'on a dû vous retirer d la Maison Royale de Saint-Denis où votr qualité de fille d'officier vous avait permi d'entrer ?

MARIE. — J'ai eu une fièvre cérébrale.

LE PRÉSIDENT. — Preuve d'une imaginatio très vive et qu'il eût fallu surveiller. Malheu reusement, votre grand-père, M. Collard, s charge de vous et son adoration à votre égar est excessive ?

MARIE. — Il m'aimait. Je l'aimais aussi.

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez soigné aveugl avec un parfait dévouement. Tout le village d Villers-Hellon en fait foi. Il n'empêche qu vous sembliez vivre très seule, Marie Cappelle au gré du caprice ?

MARIE. — Grand-père avait confiance en moi Auprès de lui, je tenais la place de maîtresse de maison. Je visitais les pauvres en son nom Les malades. L'hiver nous avions peu d voisins, ce qui me permettait une certain liberté. Mais j'en usais seulement pour m promener dans les bois et pour lire.

LE PRÉSIDENT. — Vous lisiez trop et san surveillance. Vous vous en serviez pour éblouir les gens simples qui vous entouraient. Je voi ici Victor Hugo, Shelley, Byron, Dante... Rien que des poètes. Pourquoi ?

MARIE. — Je n'aime pas la vie... J'aime le songe de la vie...

LE PRÉSIDENT. — Un observateur en eût conclu que vous aviez un penchant dangereux pour le merveilleux et les évènements roma nesques. Quoi qu'il en soit, ce travers es remarqué par vos tuteurs. Ils vous ramènen à Paris ?

MARIE. — Grand-père était mort. Mon oncle Garat m'a recueillie.

LE PRÉSIDENT. — C'était un bonheur pou

rous. Vous avez vécu, dès lors, dans un milieu rès brillant.

MARIE. — Je ne sais pas si cela peut s'appeler un bonheur...

LE PRÉSIDENT. — Vraiment ?

MARIE. — Monsieur le Président, j'étais orpheline et d'avenir modeste. Fréquenter un milieu brillant, sans la situation qui l'accompagne d'habitude, peut être la cause de certaines peines...

LE PRÉSIDENT. — Vous étiez pourtant l'amie enviée de la jeune fille la plus à la mode : Mlle Marie de Nicolaï, aujourd'hui vicomtesse de Léautaud ?

MARIE. — ...Son amie... Oui...

LE PRÉSIDENT. — Nous ne rapporterons pas ici les résultats de cette amitié... Je constate seulement que vous exercez sur cette jeune fille une influence étrange, la même, à peu de chose près, que sur les petites paysannes, vos auditrices naïves de Villers-Hellon. Comment l'expliquez-vous ?

MARIE. — Marie de Nicolaï n'avait pas de rêves. Je lui prêtais les miens.

LE PRÉSIDENT. — Elle s'en repent aujourd'hui.

MARIE. — Elle ne les méritait pas.

Elle fixe Marie de Nicolaï, assise dans l'auditoire à côté de son mari. Celle-ci tente de soutenir son regard, puis baisse la voilette de son cabriolet. Le vicomte tapote nerveusement du bout de ses doigts gantés son haut-de-forme posé sur ses genoux et dit un mot rapide à sa femme qui tente de se redresser. Puis, il arrange sa large cravate, les mâchoires crispées.

LE PRÉSIDENT. — Malheureusement, vous êtes pauvre, Marie Cappelle, au moins pour le milieu élégant qui est le vôtre. Et l'on ne vous épouse pas. C'est Mlle de Nicolaï qu'on épouse.

★

Un coin de salon de château. L'été.

Marie de Nicolaï, debout, près de son mari le comte de Léautaud, jeune dandy froid ; debout également Marie Cappelle, servant le thé.

Assise dans ses volants, la mitaine armée d'un face à main, la marquise de Montbreton.

Portes ouvertes sur la terrasse à statues.

Les deux jeunes femmes portent des robes blanches. Celle de Mme de Léautaud très élégante, écharpe, mitaine de gaze, un grand chapeau de paille rejeté en arrière et retenu par un velours noir.

LA MARQUISE, *examinant Marie de Nicolaï et l'époux.* — Un beau couple.

MARIE DE NICOLAÏ. — Ma tante...

LA MARQUISE, *reportant son examen sur Marie.* — N'est-ce pas, mademoiselle Cappelle ?

MARIE. — Oui, madame la Marquise. *(Présentant tasse et théière :)* Du thé ?

LA MARQUISE. — Halte ! Un pas en arrière, je vous prie. Avez-vous eu l'influenza ?

MARIE. — Non.

LA MARQUISE. — Actuellement, pas de rhume ? Une petite fièvre ? Vous êtes pâle.

MARIE DE NICOLAÏ. — C'est le teint de Marie, ma tante.

LA MARQUISE. — On ne prend jamais trop de précautions. Chez moi, je vis avec quatre fumigateurs. Ils m'ont sauvée du choléra. Il est vrai que je portais aussi un masque en carton. *(Elle asperge Marie, impassible, du contenu d'un petit flacon.)* Du vinaigre des Quatre-Voleurs. Vous venez de Paris. *(Marie verse le thé à la Marquise.)* Mademoiselle Cappelle, voilà bien le deuxième été que je vous vois à Busigny. Aimez-vous tellement ma nièce ?

MARIE. — Elle a la bonté de me considérer comme sa meilleure amie.

MARIE DE NICOLAÏ. — Adalbert est toujours parti, ma tante. Sans Marie, je ne saurais que faire au château.

LA MARQUISE. — Parce que tu es bête. Jolie, mais bête. *(A Marie :)* Mademoiselle, pour les chasses, venez chez moi. Le soir, je ne sais que faire des hommes. Vos grands yeux noirs les réveilleront. Vous avez un curieux regard. Seriez-vous somnambule ?

MARIE. — Malheureusement non, madame la Marquise.

LA MARQUISE. — Malheureusement ?

MARIE. — Ce serait si bon de rêver deux fois...

Marie de Nicolaï éclate de rire.

LA MARQUISE. — Pourquoi ris-tu ? Elle a raison. *(Marie de Nicolaï s'arrête, mortifiée. A Marie :)* Je vous magnétiserai. Vous devez être un bon sujet et j'ai du fluide. Pour l'heure, je m'exerce sur mon vieux maître d'hôtel. Mais il a une « aura » d'abruti et ne me parle que de bouteilles. Avec vous, je parie, nous voyagerons. Quand vous mariez-vous ?

MARIE. — Quand l'amour le voudra bien, madame la Marquise.

LA MARQUISE. — On vous dit fort difficile. Avec votre dot, c'est de la prétention, ma chère.

MARIE, *offrant des gâteaux.* — Un gâteau ?

LA MARQUISE. — Marie ! Tu devrais lui trouver quelqu'un. Tu as tant de danseurs.

MARIE DE NICOLAÏ. — J'en avais, ma tante. Adalbert les a fait fuir. Il est jaloux.

M. DE LEAUTAUD, *il lui baise la mitaine.* — Comme un Othello.

LA MARQUISE. — Lui aussi est bête. *(Au tour du Comte d'être mortifié.)* Marie, va me chercher ta rivière. Tu me l'as tant vantée que je veux la voir.

MARIE DE NICOLAÏ. — J'y vais, ma tante.

M. DE LÉAUTAUD. — Je vous en prie...

Il sort. La Marquise le suit de son face-à-main.

LA MARQUISE. — Ce n'est pas un phœnix. Mais il est charmant. Il ne faut pas exiger l'impossible.

MARIE. — Si.

LA MARQUISE. — Ma chère vous resterez vieille fille. *(Retour du Comte.)* Voila donc ce cadeau royal. Eh bien, mon neveu, j'ai vu mieux.

LE COMTE. — Je ne suis pas Rothschild.

LA MARQUISE. — Oh ! comme vous êtes susceptible. Ne vous piquez pas, mon cher. Cela se voit.

MARIE DE NICOLAÏ. — Vous n'avez pas vu la pureté de leur eau, ma tante !

LA MARQUISE. — Voyons ça ! Tiens, mais il y a un crapaud.

MARIE. — Je les trouve très beaux.

LA MARQUISE. — Evidemment, cela vaut tout de même mieux que des strass.

MARIE DE NICOLAÏ. — Nous pourrions comparer avec le bracelet de Marie.

LA MARQUISE. — Tiens, bonne idée. Eh bien...

MARIE. — Mon bracelet...

LA MARQUISE. — Ma chère, c'est une horreur. Je vous croyais du goût.

MARIE. — Ma dot ne me le permet pas, madame la Marquise.

LA MARQUISE. — Décidément, vous me plaisez. Reprends ton océan, Marie.

LE COMTE. — Rangez le tout de suite, ma chère.

LA MARQUISE, *se levant.* — Mademoiselle Cappelle, venez à Montbreton. Toucher du pianoforte pour les petits bals ici ou chez moi, porter le carlin, présenter les petits gâteaux à de vieilles dames, bref, faire office de demoiselle de compagnie non payée, cela ne vous changera pas. Je compte sur vous. *(A Marie :)* Ne m'accompagnez pas. Ce genre de corvée est réservé aux parents.

LE COMTE. — Oh, ma tante...

Marie reste seule. Pensive, elle regarde les diamants demeurés sur la table, tout en remettant son bracelet. Puis, elle quitte la pièce. Après un instant, Marie de Nicolaï revient.

MARIE DE NICOLAÏ. — Marie... Où êtes-vous ?

On entend les accords d'un piano-forte et la voix de Marie qui chante. Marie de Nicolaï relève à deux mains sa robe de gaze et monte en courant l'escalier. Elle entre dans sa chambre et s'arrête derrière Marie au piano.

★

Chambre de Marie de Nicolaï.

MARIE, *chantant.* —

J'ai la foi que le malheur donne
Et quand le sort l'abandonne
Le nocher, devant sa Madone,
Espère et frissonne à la fois.
Je t'aime comme le zéphire
Aime la rose du matin,
Comme le fleuve qui soupire
Les rives de son frais bassin
Ton souvenir emplit mes veilles,
Et je te vois, quand je som...

MARIE DE NICOLAÏ. — Assez.

MARIE. — Pardon ! Je ne savais pas qu vous étiez là.

MARIE DE NICOLAÏ. — Pourquoi chantiez-vou ces vers ?

MARIE. — Mais parce que vous les avie gardés...

MARIE DE NICOLAÏ, *elle prend le morceau e le froisse.* — Je ne m'en souvenais plus.

MARIE. — Ils étaient avec les autres morceau de musique.

Entre le Comte.

LE COMTE. — Ouf ! Votre tante m'a reten une heure en plein vent. *(A Marie :)* Me compliments, mademoiselle, vous avez fait s conquête. Elle est partie charmée. Ce qui n me surprend pas. *(A sa femme :)* Marie, vou avez rangé vos diamants ?

MARIE DE NICOLAÏ. — Mes dia... ? Mais natu rellement, mon ami.

LE COMTE. — Quoi qu'en dise votre chèr tante, leur valeur est assez grande pour tente quelqu'un. Où sont-ils ?

MARIE DE NICOLAÏ. — Mais là... Comme d'habi tude. Dans ma commode...

LE COMTE. — Montrez-les moi. Il m'a sembl que le fermoir fonctionnait mal. *(Marie d Nicolaï, éperdue, cherche dans ses tiroirs.* Eh bien ?

MARIE DE NICOLAÏ. — ...Adalbert... je crois. Je crois que j'ai laissé l'écrin dans le salon...

LE COMTE. — Vous perdez le sens ? C'est un imprudence... Où les avez-vous mis ?

MARIE DE NICOLAÏ. — Je ne sais plus... sur. sur le guéridon... *(Le Comte s'en va précipi tamment.)* Vous êtes folle... Si Adalbert vou avait entendu chanter ces vers...

MARIE. — J'aurais dit qu'ils m'appartenaient Ce n'eût pas été la première fois que je vou rendais ce service... M. Félix Clavé m'avai glissé ce poème dans le gant, derrière votr gouvernante lorsque nous allions à Saint Philippe. Comme il était beau, vous rappelez vous ? Nous le prenions pour un gentilhomm espagnol.

MARIE DE NICOLAÏ, *avec un involontair sourire.* — Vous pensiez d'abord qu'il venai pour vous... Etait-ce drôle !

MARIE. — Oui. Très drôle. Je répondais ses lettres. A votre place. Il vous trouvait bie de l'esprit... Quel dommage qu'il n'ait été qu le fils d'un petit directeur de pensionnat d l'avenue du Roule.

MARIE DE NICOLAÏ. — Taisez-vous. Je ne veu plus penser à tout cela... A toute cette foll imprudence... Maintenant, je suis tranquille Personne ne le sait, sauf ma gouvernante D'abord, j'ai eu peur d'un scandale ; mais i

était très respectueux, vous le savez bien. Il a quitté la France.

MARIE. — Vous m'avez dit que non.

MARIE DE NICOLAÏ. — Taisez-vous donc ! Pourquoi me parlez vous de lui ?

MARIE, *enlaçant Marie de Nicolaï.* — Parce que vous l'aimez toujours.

Entre le Comte.

LE COMTE. — Voila votre écrin. Il est vide.

MARIE DE NICOLAÏ. — Ce n'est pas possible. Marie...

LE COMTE. — Mademoiselle, vous êtes restée dans le salon après notre départ ?

MARIE. — Je le voudrais. Mais je suis remontée tout de suite. Je cherchais une valse pour le bal de demain soir.

LE COMTE. — Dans ce court instant, vous n'avez rencontré personne ? Personne n'est entré dans la pièce ?

MARIE. — Non.

MARIE DE NICOLAÏ. — Oh ! je me souviens. Comme nous sortions, j'ai vu Etienne, le nouveau valet de pied. Il était sur la terrasse. Il se dirigeait vers le salon. Mon Dieu, mon Dieu !

LE COMTE. — C'est cela. Mêlez Dieu à vos sottises.

MARIE DE NICOLAÏ. — Adalbert. Si vous criez... Je perds la tête.

LE COMTE. — Je vous ferai remarquer que je ne crie pas. *(Il se dirige vers le cordon de tapisserie de la sonnette au coin de la cheminée.)* Je vais interroger cet homme.

MARIE, *faisant un pas vers lui.* — Monsieur le Comte, je ne crois pas que ce soit lui le coupable. Un étranger a pu entrer dans le salon, pendant mon absence. Un mendiant...

LE COMTE, *il sonne.* — Je regrette de ne pas partager votre conviction.

Tous demeurent figés. Marie de Nicolaï, écroulée sur un fauteuil, sanglote. Etienne, le valet de pied, entre.

ETIENNE. — Monsieur le Comte a sonné ?

LE COMTE. — Etienne. Tout à l'heure, avez-vous été dans le salon ?

ETIENNE. — Oui, monsieur le Comte. Pour y reprendre le plateau du thé.

LE COMTE. — Par où êtes-vous entré ?

ETIENNE. — Par la terrasse.

LE COMTE. — Avez-vous rencontré quelqu'un ?

ETIENNE. — Non, monsieur le Comte.

LE COMTE. — Vous êtes donc resté seul dans cette pièce. Combien de temps ?

ETIENNE. — Je ne me souviens pas.

LE COMTE. — Un vol a été commis, il y a une heure à peine. Dans ce même salon. *(Le domestique, épouvanté, le regarde.)* Madame, sur la demande de sa tante, Mme de Montbreton, a descendu son écrin de diamants. En sortant, elle l'y a oublié. Je l'y ai retrouvé, mais les diamants n'y sont plus. Je vais ordonner qu'on fouille votre chambre.

ETIENNE. — Monsieur le Comte ne veut pas dire qu'il me soupçonne ? Mais il a pu venir quelqu'un avant moi !

LE COMTE. — Personne. Sauf mademoiselle Marie Cappelle qui, bien entendu, est hors de soupçon. Quant à mes gens, je les connais depuis mon enfance. Vous êtes entré à mon service seulement depuis deux mois. Je vous conseille de ne pas résister à mes ordres. Restez dans cette chambre jusqu'à ce que je revienne. Et n'en sortez pas.

MARIE DE NICOLAÏ. — Adalbert...

LE COMTE. — Venez. Il faut avertir vos parents. Tout le monde. Voilà le prix de votre inconséquence. *(Pendant qu'il sort, on entend la voix et les pleurs de Marie de Nicolaï.)* Et ne pleurez pas, je vous prie. Je ne veux pas de scandale. Juste au moment où j'allais être nommé pair de France.

Un grand temps. Etienne tremble.

ETIENNE. — Ce n'est pas moi, mademoiselle. Je vous jure que ce n'est pas moi. Je suis un honnête homme. Et l'on va m'arrêter. J'irai au bagne, et j'ai une femme. Deux enfants.

MARIE. — Ne craignez rien. Vous avez entendu : M. de Léautaud ne veut pas de scandale. Il n'alertera pas la police.

ETIENNE. — Vous croyez ? Mais il me chassera. Il ne me donnera pas de certificat et si l'on demande des renseignements, je serai perdu, déshonoré. Je ne pourrai plus gagner ma vie, ni celle des miens.

MARIE. — Je vous dis de ne pas avoir peur. Je m'occuperai de vous. Je vous placerai. Ayez confiance.

ETIENNE, *il s'agenouille, lui baise les mains en pleurant.* — Comme vous êtes bonne, Mademoiselle... Comme vous êtes bonne...

MARIE. — ...Mais non.

★

Le Procès.

LE PRÉSIDENT. — Non. Vous avez beau continuer à jouer la jeune fille heureuse, Marie Cappelle, écrire à des inconnus des lettres pleines d'enlèvements, de pays lointains, d'amours inouïes qui se terminent par la mort, VOUS VOUS MENTEZ, Marie Cappelle. L'amant idéal que vous attendez ne viendra pas. Votre famille vous présente M. Lafarge. *(Dans son box, entre les gendarmes, Marie chancelle, ferme les yeux.)* Accusée, vous êtes souffrante ?

PAILLET, *debout.* — Monsieur le Président, Mme Lafarge assiste aux débats malgré l'avis formel de ses médecins. Elle est extrêmement faible. Elle a de la fièvre. On vient de la saigner afin qu'elle puisse paraître. Elle vous demande la permission de s'asseoir.

LE PRÉSIDENT. — Asseyez-vous. *(Elle s'assied, porte son mouchoir à ses lèvres. Lachaud la regarde avec inquiétude.)* Huissier, introduisez les témoins. *(Entre De Foy. C'est un faux gentleman trop élégant, monocle carré à*

l'orbite, rasé, vêtu de clair ; le haut-de-forme dans le gant. Très assuré.) Devant Dieu, vous jurez de déposer sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Levez la main droite. Dites : « Je le jure ».

DE FOY, *la main haute.* — Je le jure.

LE PRÉSIDENT. — Otez votre gant.

DE FOY. — Pardon. *(Il se dégante.)* Je le jure.

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, qualité, domicile.

DE FOY. — De Foy et Compagnie, 17, rue Bergère, Paris.

LE PRÉSIDENT. — Profession ?

DE FOY. — Agent matrimonial de 1re classe.

LE PRÉSIDENT. — Ah, oui ? C'est vous qui faites de la réclame dans toute les feuilles et jusque dans « La Gazette des Tribunaux » ?

DE FOY. — De la réclame ! Fi ! Monsieur le Président. Je m'insurge contre ce mot. Je fais de la philantropie.

LE PRÉSIDENT. — Vraiment ? Quand vous écrivez : *(Il prend un journal dans ses papiers.)* « 3.000 frs à celui qui me démontrera, et sans rougir de son audace que les plus beaux et les meilleurs mariages des deux sexes ne se font pas sans l'entremise de la Maison Foy et Cie, délicatesse et discrétion », vous faites de la philantropie ?

DE FOY. — Sans doute. Ah, si le secret professionnel ne clouait pas la parole sur mes lèvres, j'ouvrirais mon grand livre devant vous, messieurs. Je vous montrerais mes petites affiches. Et vous y verriez figurer, peut-être avec stupeur, les noms les plus glorieux et les plus cotés... Vierges infortunées, veuves, veufs, mélancoliques et sans appui, qui, sans moi, sans la Maison de Foy et Compagnie, 17, rue Bergère, Paris, n'eussent connu que d'inexaucables regrets.

LACHAUD. — A quel prix ?

DE FOY. — Comment ?

LACHAUD. — Oui ? Combien faites-vous payer votre philantropie ?

DE FOY. — Monsieur l'Avocat, vous m'excuserez. Mais je ne parle jamais d'argent. J'abandonne cela à mes subalternes. Je ne fais que rapprocher des âmes.

LACHAUD. — Bref, vous êtes le Destin !... en gants jaunes, bien entendu.

Rires.

LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez l'accusée ?

DE FOY, *saluant Marie comme à Tortoni.* — J'ai cet honneur.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, Marie Cappelle ?

MARIE. — Je ne connais pas Monsieur.

LE PRÉSIDENT. — Comment ? Monsieur de Foy, c'est pourtant vous qui il y a un an, le 20 juillet, avez présenté Charles Lafarge à l'inculpée ?

DE FOY. — Distinguo, monsieur le Président. J'unis, mais je ne parais pas. Où serait le mystère ? Pour M. Lafarge, j'ai conseillé Concert Musard, rendez-vous de la société. J'e reste assez content.

LACHAUD. — Même ici ?

DE FOY. — Maître ! Je mène jusqu'a bonheur. Je n'entre pas...

PAILLET. — Vous êtes discret...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Monsieur de Foy, n vous a-t-il pas semblé curieux que des per sonnes de la classe de MM. Garat, directeu de la Banque de France et de Martens, Amba sadeur de Prusse, se soient adressés à vou pour marier leur nièce ?

DE FOY. — Mon Dieu, monsieur l'Avoca général, je n'ai pas l'habitude de me poser tan de questions. Elles me paraîtraient, du reste parfaitement incorrectes. Je me content d'imiter la Fable : Jupiter confiant ses amour à Mercure. Et Mercure était un homme d monde.... Les plus grandes familles ont leur secrets. MM. Garat et de Martens me faisaien l'honneur de s'adresser à moi. Je leur ai offer mes services sans questionnaire.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — On dit cependant qu vous en avez un...

DE FOY. — A mon usage personnel. Je ne l laisse pas traîner dans les salons. Au sujet d Mlle Marie Cappelle, je me suis content d'écouter attentivement le son des voix d MM. ses oncles, de regarder leurs expression de physionomies, lorsque ces Messieurs par laient d'elle.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et vous en avez conclu ?

DE FOY. — Sans insister, qu'elle leur paraissait, par ses talents et son intelligence voire par son esprit, d'un grand poids pour une famille sérieusement constituée. Surtout avec une dot qui ne dépassait pas quatre-vingt mille francs. Enfin, Mme la baronne Garat est une de nos plus brillantes élégantes. Une nièce prenant de l'âge et, de plus, exigeant d'épouser Werther, peut sembler une occupation un peu absorbante pour une beauté à la mode et qui a besoin d'espace dans ses salons... J'ai même cru comprendre que la distance de quelques centaines de lieues serait supportée avec stoïcisme. J'ai donc affiché Mlle Cappelle.

LE PRÉSIDENT. — Affichée ?

DE FOY. — Terme familier et dont je m'excuse. Je désigne par ce mot les listes qui décorent mes salles d'attente. Le client bâille lève les yeux, il est séduit et renseigné. L'amour fait le reste.

Marie porte son mouchoir à ses lèvres.

LE PRÉSIDENT. — Accusée, vous ignoriez ce détail ?

MARIE. — ...Oui.

LE PRÉSIDENT. — Alors, qu'avez-vous pensé lorsque M. de Martens vous a présenté Charles Lafarge ?

MARIE. — Je l'ai à peine vu... J'écoutais...

DE FOY. — Madame a raison. Ce soir-là, le

concert était unique. Paganini jouait « La Norma ».

Et très loin, brodée à la complainte, si loin, « La Norma ».

★

Un coin du Concert Musard.

Musique à grand orchestre où domine un seul violon.

Globes à gaz. Banquettes de velours sous les lustres.

La tante Garat, très brillante, jeune (trente-quatre ans), très élégante, battant de l'éventail et Marie, en chapeaux cabriolets et robes à gigots claires sont assises sur une des banquettes.

La tante parle à la nièce derrière l'éventail, tout en prodiguant des sourires et saluant, par intervalles, des passants invisibles.

LA TANTE GARAT. — Tu es sans beauté. Sans santé. Sans dot.

MARIE. — J'ai quatre-vingt mille francs.

LA TANTE GARAT. — Ma pauvre petite ! Avec tes exigences ! Ton goût du luxe ! Et puis, tu es trop intelligente, tu fais peur aux hommes.

MARIE. — Tant pis pour les hommes.

LA TANTE GARAT. — Tant pis pour toi. Et n'oublie pas cette stupide aventure : ces lettres que tu as écrites à ce garçon qui te suivait, te prenant pour ma fille.

MARIE. — Ma tante !

LA TANTE GARAT. — Un apothicaire. Tu aurais régné sur sa rhubarbe et son séné. S'il n'avait pas disparu en apprenant que tu étais seulement ma nièce.

MARIE. — Je vous en prie...

LA TANTE GARAT. — Mais il faut dire ces choses-là. Et ton Charles Charpentier de Villers-Hellon, avec lequel tu faisais des vers. Tu t'es crue fiancée. Petite sotte. Comtesse Charpentier. Ah, bien oui. Il avait une maîtresse. Il s'est moqué de toi. L'hiver est long à la campagne. *(Marie se lève.)* Assieds-toi, je te prie. *(Agitée :)* Voilà ce jeune homme. Avec ton oncle Martens. Sois aimable. Comment le trouves-tu ? Il n'est pas mal.

Silence de Marie. Charles Lafarge s'avance, en frac, souliers vernis, ganté de jaune, perdu de timidité et de gaucherie.

De Martens l'escorte. Diplomate prussien, de cinquante ans, chauve, osseux, moustaches grises interminables.

Lafarge, épaules carrées, un cou taurin, blond roux, les yeux en boule de loto, la bouche gouailleuse, favoris en collier, l'air bon enfant.

MARTENS, *baisant la main de sa belle-sœur.* — Quelle surprise... Bonsoir, ma chère ! Permettez-moi de vous présenter un de mes amis... de passage : M. Charles Lafarge, maître de forges. La Baronne Garat.

LA TANTE GARAT, *elle offre sa main à baiser à Lafarge ; il la lui secoue sans plus de façons.* — Ah oui... Quelle surprise... J'étais venue avec ma nièce à ce concert, et... *(Elle présente :)* Pardon, monsieur. Mais je n'ai pas entendu votre nom.

LAFARGE. — Charles Pouch-Lafarge, du Glandier.

LA TANTE GARAT. — Mlle Marie Cappelle. *(Lafarge secoue à son tour la main de Marie.)* Ainsi, monsieur, vous venez admirer les beautés de la capitale ?...

LAFARGE, *tourmentant son haut-de-forme.* — C'est cela, oui, madame... J'admire...

LA TANTE GARAT. — De quelle province êtes-vous ?

LAFARGE. — Du Limousin. Près d'Uzerche.

LA TANTE GARAT. — Marie ? Mais nous avons des amis en Limousin. Les La Rochefoucauld. Vous les connaissez ?

LAFARGE. — Non. Je sors très peu. J'ai beaucoup à faire à ma forge.

LA TANTE GARAT. — Bien entendu. Mais vous devez avoir des chasses ? Il y a de nombreux rallyes du côté d'Uzerche. Je dois même avoir un bouton chez vous.

LAFARGE. — Un... un bouton... ?

MARTENS. — Un bouton d'équipage.

LA TANTE GARAT. — Ma chérie, toi qui adore la chasse. *(A Lafarge :)* Elle monte à ravir. *(A Marie :)* Monsieur sera peut-être heureux d'en parler avec toi...

LAFARGE. — Mais certainement. Très heureux. *(Il présente son bras à Marie. Elle a une légère hésitation, puis se lève et le prend. Ils marchent. Derrière eux, le couple Garat-Martens se laisse distancer. Lafarge et Marie font halte près d'une colonne qui donne sur le jardin d'été.)* On a plus d'air ici. Vous ne trouvez pas ?

MARIE. — Oui.

Un temps.

LAFARGE. — J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop ?

MARIE. — Pourquoi ?

LAFARGE. — Je me suis fait presque imposer à vous...

MARIE. — Mais non...

LAFARGE. — Oh, si ! Mais il y a si longtemps que je désirais me faire présenter... je vous ai déjà vue... vous savez... Aux Champs-Elysées, de loin. Vous m'avez ébloui...

MARIE. — Monsieur...

LAFARGE, *suant et soufflant.* — C'est peut-être trop ce que je vous ai dit ?... Il ne faut pas m'en vouloir... Chez nous, on est des braves gens, n'est-ce pas, mais... on ne sait pas très bien dire... On ne trouve pas les mots... Ça n'empêche pas les sentiments. Au... au contraire... *(Il avale péniblement sa salive.)* Voilà... J'ai vingt-huit ans. Je suis maître de

forges et maire de mon village. Je... je possède un... un château. Un très beau château. Et des terres, des bois. J'habite avec me mère. Mais je suis veuf... *(Mouvement de Marie.)* Oui, veuf... Je sais bien... Mais je ne peux plus vivre seul. J'ai besoin d'une femme. Ça, je l'aimerai... passionnément... Je vous choque ?

Marie va répondre. La tante Garat la croise, lui lance un regard.

MARIE. — ...Non...

LAFARGE. — Je ne suis pas beau... Je me connais, quoique je ne déplaise pas tellement là-bas... Mais, vous, naturellement... vous êtes si jolie... Je vous adorerai... à genoux. Je vous donnerai tout... tout ce que vous pouvez désirer... Mademoiselle, ne vous en allez pas, je vous en supplie... Votre oncle m'a permis... Je voudrais vous revoir... Peut-être que vous vous habituerez à moi... Si vous disiez oui, je vous rendrais tellement heureuse... J'ai déjà écrit à ma mère... Elle en a pleuré de bonheur..

MARIE. — Monsieur... Je voudrais... Je vous demanderai... Il faut que je réfléchisse...

LAFARGE. — Bien sûr. C'est le... c'est le... C'est la passion vous comprenez, qui m'emporte... Malheureusement il y a un ennui... Je ne peux rester que quinze jours à Paris...

MARIE. — Quinze jours...

LAFARGE. — Si j'avais la joie... Si je pouvais vous revoir...

Applaudissements.

LA TANTE GARAT. — Ce Paganini est un maître. Un génie ! Il me rend folle.

MARTENS. — J'avoue que je préfère Musard. Surtout sa polka de la chaise. C'est plus gai.

LA TANTE GARAT. — Frédérick ! *(A Lafarge:)* Ne l'écoutez pas, monsieur. Mon beau-frère, en musique, est un Iroquois.

MARTENS. — Allons donc ! Quand il brise les barreaux de la chaise avec sa baguette de chef d'orchestre et que tous les cuivres lancent leurs instruments en l'air, vous ne me direz pas que ce n'est pas un bon moment. Cela vous secoue comme une marche militaire. Il faudra que vous assistiez à cela, mon cher.

LAFARGE. — Mais certainement, monsieur le Baron.

LA TANTE GARAT. — Marie, tu n'as pas trop chaud ? Viens ici, ma chérie que j'arrange ta collerette.

LAFARGE. — Monsieur le Baron, qu'en pensez-vous ? Puis-je espérer ?

MARTENS. — Certainement. Ma nièce est tout l'un ou tout l'autre...

Ils continuent à parler bas.

MARIE. — Il est veuf, je ne veux pas remplacer une morte.

LA TANTE GARAT, *bas.* — Tu es folle. *(Haut :)* Chère petite ! Tu es émue, mon ange ? Ah, c'est une grande minute. Ta vie se décide. *(Bas :)* Veuf ? Mais c'est une qualité de plus. Au moins, il connaît les femmes. La vie à deux. Le concessions indispensables. Et il est fou d toi, cela se devine.

MARIE. — Je ne sais même pas qui il est.

LA TANTE GARAT. — Nous avons tous le renseignements. C'est un homme d'une mora lité reconnue. D'une grande capacité. Il a de revenus considérables. Un château à tourelles un parc à jets d'eau. Il te montrera le plan.

MARIE. — C'est si loin de Paris...

LA TANTE GARAT. — Là-bas, tu donneras de fêtes. Il a du gibier, des bois. Tu présideras des chasses. Tu inviteras qui tu voudras comme Marie de Nicolaï. Tu habiteras six mois ici, six mois là-bas.

MARIE. — Je voudrais... que cela ne se fasse pas si vite... Je l'ai à peine vu...

LA TANTE GARAT. — Tu auras bien le temps toute ta vie... Allons, dans huit jours nous publierons les bans. J'aurai la dispense. Et dans quinze, vous serez mariés à la chapelle des Petits-Pères. Et il vous achètera un ravissant briska pour le voyage, madame. Et un piano-forte. Et tu verras ta corbeille. Moi je t'offre ton voile. Un morceau royal. Tout en point d'Angleterre.

MARIE. — Ma tante...

LA TANTE GARAT. — Il n'est pas beau ? Quelle importance ? Un mari, mon enfant, ce n'est pas un agrément, c'est une nécessité... Souris.

Et Marie sourit.

★

Le Procès.

LACHAUD, *debout.* — Lafarge ne vous a pas dit, monsieur de Foy qu'aucune de ses terres ne lui appartenaient, et qu'il allait faire faillite ?

DE FOY. — Je ne vois pas ce que ces racontars de village...

LACHAUD. — Lafarge ne vous a pas dit, monsieur de Foy, que déjà, pour son premier mariage, il s'était enfermé trois jours avec sa mère et sa sœur afin de chercher « comment attraper quelqu'un » ?

DE FOY. — Mais jamais ! Jamais !

LACHAUD. — Lafarge ne vous a pas dit, monsieur de Foy, qu'il écrivait à son cousin Pontier, au moment de la mort de sa première femme : « Je suis perdu. Il faut que je retape mon crédit à Paris. Ici, je n'en ai plus. » ?

DE FOY. — Eh, maître ! Je ne suis pas de la Police, moi. Mon client, tout rustique qu'il fût (mais je lui ai donné quelques conseils sur l'art de parler aux jeunes filles) était solvable. Il m'a montré le plan d'un château...

PAILLET. — A vous aussi ?

DE FOY. — L'assurance de bonnes terres. D'une forge en plein rendement. Le tout, d'une valeur de cent mille livres de revenu.

PAILLET. — Garanties sur quoi ?

DE FOY. — Sur quoi ? Mais... sur sa parole.

LACHAUD. — Monsieur de Foy !

DE FOY. — Et des lettres de son député.

LACHAUD. — Ne plaisantons pas. Quel est le député qui a refusé une attestation de cette sorte à un électeur, surtout quand cet électeur est maire d'un gros bourg ?

DE FOY. — Mon office, maître, est de contenter mon client. Et mon client de remplir ses devoirs envers ma Maison. M. Lafarge s'en est parfaitement acquitté. *(Il fouille dans sa redingote.)* De plus, il avait acheté le piano-forte marque Pleyel, envoyé en avant par le roulage, un briska neuf pour le départ. J'ai fait le compte et j'ai été remboursé. Que pouvais-je exiger de plus ? Sa montre ? La liste de ses aïeux ? Ou me transporter moi-même en Corrèze ? Je soutiens que M. Lafarge m'a paru un homme charmant et que son cœur...

L'HUISSIER. — Monsieur le Président, messieurs les Experts réclament le cœur de Lafarge pour leurs dissections.

Le Président acquiesce. L'Huissier emporte le bocal contenant le cœur.

DE FOY, *tout de même déconcerté.* — ... et que son cœur... Un cœur charmant... *(Il tousse.)* A-t-on encore besoin de moi ?

LE PRÉSIDENT, *il se tourne vers les interpellés.* — Le Ministère public ? La Défense ? *(Les avocats secouent la tête négativement. Lachaud s'est assis.)* Vous pouvez vous retirer. Faites entrer le témoin suivant.

De Foy sort. L'Huissier fait entrer Clémentine. Elle court à Marie: Clémentine est une jeune soubrette, jolie, vive, à bonnet et tablier blancs.

CLÉMENTINE. — Madame ! Ils ne voulaient pas me laisser entrer. J'avais beau leur dire... *(Elle lui tend un petit flacon.)* Comment vous sentez-vous ? Vous êtes toute blanche. Quel malheur, mon Dieu ! Quel malheur ! Faut-il qu'on soit méchant. Mais moi, je vous défendrai. N'ayez pas peur.

LE PRÉSIDENT. — Un mot de plus, Clémentine Servat, et je vous fais sortir.

CLÉMENTINE. — Oh, non, mon bon monsieur. Par pitié. Je me tairai, monsieur. Je ne dirai plus rien. Laissez-moi auprès de Madame. Il n'y a que moi qui sait la soigner.

LE PRÉSIDENT. — Votre place n'est pas au banc de la Défense. Veuillez vous placer à la barre des témoins. Vous êtes au service de l'accusée. Donc vous ne pouvez prêter serment. Vos noms, qualités, âge.

CLÉMENTINE. — Clémentine Servat. Femme de chambre. Vingt-trois ans.

LE PRÉSIDENT. — Tournez-vous vers le Jury. Depuis combien de temps connaissez-vous Marie Cappelle ?

CLÉMENTINE. — Depuis toujours. J'ai été élevée avec elle à Villers-Hellon.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Vous l'aimez beaucoup, il me semble ?

CLÉMENTINE. — Il n'y a qu'elle au monde pour moi.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Ce qui signifie que, si elle vous demandait de sacrifier votre vie pour elle...

CLÉMENTINE. — Je le ferais tout de suite.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — ...et de lui obéir...

CLÉMENTINE. — Je lui obéirai jusqu'à la mort.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — C'est tout ce que je voulais savoir.

LACHAUD. — Clémentine ! Vous aimez Marie. Mais d'où vous vient cet amour ? Pouvez-vous le dire ?

CLÉMENTINE. — Je ne sais pas... Avec elle, on voit ce que les autres ne voient pas.

LACHAUD. — Vous l'avez accompagnée en Limousin de votre plein gré ?

CLÉMENTINE. — Elle me l'avait promis : « Nous ne nous séparerons jamais. » Nous ne nous sommes jamais séparées.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — En effet, puisque, par une indulgence que je déplore, on vous a permis d'habiter la même cellule. Ce qui vous a donné largement le temps d'apprendre votre leçon...

CLÉMENTINE. — Quoi ?

LACHAUD. — Nous ne répondrons pas au Ministère public. D'aussi basses insinuations méritent le dédain.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Je tenais à souligner que, même au simple titre d'information, les paroles de Clémentine Servat sont fortement sujettes à caution.

LACHAUD. — Ne vous laissez pas déconcerter, Clémentine. C'est le seul but de M. l'Avocat général. Continuez à répondre en toute loyauté et de tout votre cœur.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Clémentine Servat, comment avez-vous trouvé M. Lafarge ?

CLÉMENTINE. — Brave. Mais pas un vrai Monsieur.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — C'est-à-dire ?

CLÉMENTINE. — Enfin, pas comme les Messieurs qui venaient chez nous, à Villers-Hellon, pour les bals, la comédie au temps des chasses. Je l'ai bien vu dans la voiture quand nous sommes partis...

★

Le briska. Extérieur.

Clémentine sur le haut siège, à côté du postillon. Celui-ci fait claquer son fouet et galantise la femme de chambre. Rires. Bruit des roues. Sabots des chevaux.

LE POSTILLON. — Eh, dites donc, la belle. Elle est un brin pleurnicharde pour une jeune épousée, votre bourgeoise.

Il chante :

Je lui ai pris le menton,
Troussé le cotillon
Et chanté la chanson

Dondaine,
Et chanté la chanson,
Dondon.

★

Le briska. Fortement secoué. Intérieur.

Lafarge dort et ronfle, le haut-de-forme dodelinant, la bouche largement ouverte. Marie, assise à ses côtés, en costume de voyage, petit sac de tapisserie sur les genoux. Elle le regarde, se détourne, essaie de s'intéresser au paysage, revient à ses pensées, porte finalement un mouchoir à ses yeux. Lafarge s'étire, bâille avec bruit. Elle essuie vivement ses paupières. Il s'éveille. Il embrasse Marie sur les deux joues.

LAFARGE. — Cette chaleur... Je me suis endormi. Ça m'a fait du bien. Toutes ces courses dans Paris, depuis quinze jours... *(Il bâille à nouveau.)* Allons, ma petite femme, déjeunons. *(Il fouille sous la banquette, entre ses jambes, en tire un panier couvert d'une serviette et en extrait un poulet, un pain, une bouteille de vin.)* J'ai emporté un poulet froid. Mais il ne vaut pas ceux de chez nous. Et cher. Un franc. A Lubersac, pour le même prix, tu as la paire. Attends. Je vais le partager en deux. *(Il le rompt à pleines mains, en offre la moitié à Marie.)* Tiens.

MARIE, *refusant.* — Merci... Je n'ai pas faim...

LAFARGE. — Ma pauvre cane. Prends au moins un verre de Bordeaux. *(Il lui tend la bouteille. Nouveau refus de Marie.)* Non plus ? Eh bien, je bois pour toi, ma jolie. Toi et moi nous ne faisons qu'un.

Il vide la bouteille.

MARIE. — Votre Glandier doit être très beau... Mais vous ne m'avez pas donné beaucoup de détails sur vos goûts, sur ceux de votre mère, vos domestiques... J'aimerais savoir...

LAFARGE. — Oh ! sois tranquille. Ma mère est une brave femme. J'ai aussi une sœur : Aména, qui est mariée à un autre maître de forges à la Faye : Léon Buffière. Oh ! mais moins conséquent que moi. Et il y a Denis. Un... Enfin, comme qui dirait mon intendant. Un Parisien comme toi. Quand je ne suis pas là, il me remplace pour diriger les ouvriers. Tout ça sera à tes ordres. Comme ton mari.

MARIE. — Vous êtes très bon... Il faut me pardonner si je suis un peu intimidée... Ne m'en veuillez pas... J'ai quitté tous les miens...

LAFARGE. — Bah ! ce n'est pas pour toujours. Qu'est-ce que c'est cent lieues ? En trois ou quatre jours, en roulant bien... On fait de la vitesse aujourd'hui.

MARIE. — Oui, n'est-ce pas ? Nous reviendrons à Paris l'hiver prochain. Ou au printemps. Et vous verrez mon cher Villers-Hellon. Il y a une si belle forêt...

LAFARGE, *intéressé.* — Ah ? Il y a beaucoup de coupes ? Ça rapporte ?

MARIE. — Je ne sais pas... Mais l'ombre est si verte au mois de mai...

LAFARGE, *il tire un carnet de sa poche.* — C'est comme partout ! C'est pas tout ça. J'ai mes comptes à faire, moi. Ah ! la vie à Paris n'est pour rien, fichtre. *(Il regarde les chiffres, fait une addition.)* Oh ! *(Il soupire profondément. Marie se rencoigne et ferme les yeux.)* C'est ça. Repose-toi. Dors.

Il continue.

★

Le Procès.

CLÉMENTINE. — Et puis, il y a eu la scène d'Orléans...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — C'est vrai. Cette affreuse scène d'Orléans. Il paraît qu'elle a été terrible ?

CLÉMENTINE. — Ce n'est pas tant ça. Mais il faut comprendre les choses. Et voilà, Monsieur ne les comprenait pas. Il faut vous dire que Madame était fatiguée et triste. Avec ça, dans le briska, il faisait une de ces chaleurs. Un orage, comme aujourd'hui. Nous prenions une poussière ! Et encore, moi, j'étais à l'air. Enfin, à Orléans, on est descendu à un hôtel. Mais Monsieur voulait qu'on reparte tout de suite, à cause des frais. Madame n'a eu que le temps de demander un bain et elle était à peine dans la baignoire...

★

Un coin de la chambre d'Orléans.

Clémentine déshabille Marie. C'est un tableau charmant de jeunesse, de jupons de dentelles, d'épaules nues, d'intimité féminine.

CLÉMENTINE. — Mademoiselle a l'air fatigué ?

MARIE. — C'est le voyage... C'est si long... et si loin... déjà...

CLÉMENTINE. — Et c'est encore plus loin le pays de Monsieur...

MARIE. — Oui... Mais tu verras... Il y a un château...

CLÉMENTINE. — Ah oui ! mademoiselle ?

MARIE. — Un si beau château, Clémentine... Il m'a montré un plan en couleurs. Des tourelles bleues, des statues, des terrasses blanches à balustres... Il y a de grands jardins à la mode anglaise, des allées d'arbres centenaires pleines de nuit... *(Pendant ce temps, Clémentine achève de déshabiller Marie, lui passe un peignoir luxueux et blanc à volants et elles se dirigent vers la baignoire.)* ...des labyrinthes et des cloîtres fleuris de lune et de jets d'eau. En entrant... Tu m'écoutes ?

CLÉMENTINE. — Oh oui ! mademoiselle.

MARIE. — On trouve une galerie de miroirs et de lustres. La salle à manger contient des tableaux de chasse. La cuisine, des chaudrons de cuivre rouge comme dans Chardin. Le salon

othique, en velours rouge est orné de meubles ébène et de tapis d'Orient. On monte un scalier sculpté, orné de girandoles et on rouve mes appartements : la bibliothèque, un ratoire doré à Christ espagnol, ma chambre, ne chambre à capitons blancs, Clémentine. Et ne salle de bains de marbre...

★

e couloir.

Lafarge paraît, le pas lourd. Visiblement il a bu. Il arrive devant la porte, tente de l'ouvrir et, la voyant fermée, donne dedans un coup de pied.

LAFARGE. — Ouvrez !

VOIX DE CLÉMENTINE. — Qui est là ?

LAFARGE. — Qui est là ? Lafarge.

VOIX DE CLÉMENTINE. — Madame est dans son bain.

LAFARGE. — Et alors ?

VOIX DE CLÉMENTINE. — La baignoire est découverte, Monsieur. Madame ne peut pas recevoir.

LAFARGE. — Tu te fiches de moi, la petite. C'est justement pour ça.

VOIX DE CLÉMENTINE. — Mais, Monsieur, dans un quart d'heure Madame sera habillée.

LAFARGE. — Habillée ? Tu me prends pour un imbécile ? Elle est ma femme, oui ou non ? Que le diable emporte les cérémonies.

VOIX DE MARIE. — Je vous en prie, ne criez pas si haut. Attendez un instant.

LAFARGE. — Ah, ça, croyez-vous que je me laisserai jouer plus longtemps par une bégueule de Parisienne. Ouvrez, ou je casse tout.

VOIX DE CLÉMENTINE, *bas*. — Oh ! madame ! J'ai peur. *(Haut :)* Monsieur, soyez donc galant pour le premier jour.

LAFARGE. — Marie ! Je t'ordonne d'ouvrir la porte. Je te l'ordonne. Ou je vais l'enfoncer. Entends-tu ?

VOIX DE CLÉMENTINE. — Mademoiselle qu'est ce que nous allons faire ?

VOIX DE MARIE. — Vite, Clémentine, ma robe.

Coups redoublés dans la porte.

LAFARGE. — Eh bien, là-dedans, vous avez fini ?

VOIX DE MARIE. — Clémentine, je veux mourir.

LAFARGE. — Marie. Ouvre, Marie. Nom de D...

VOIX DE MARIE. — Je n'ouvrirai pas.

LAFARGE. — Je suis le maître.

VOIX DE MARIE. — Vous ne serez jamais le mien.

LAFARGE, *secouant la porte*. — Sacré bon D... de bon D... de bon D... Garce ! Tu me le paieras.

Clémentine entr'ouvre la porte et se place devant.

CLÉMENTINE. — Monsieur !

LAFARGE. — Ah, tout de même ! Laisse-moi passer.

CLÉMENTINE. — Monsieur ! Monsieur, Madame est souffrante. Elle n'est pas habituée à des scènes de ce genre. Si vous continuez, vous la tuerez.

LAFARGE, *il a une hésitation, puis :* — C'est bon. Passe pour cette fois. Mais, arrivés au Glandier, je saurai bien la mettre au pas. *(Il élève la voix :) Tu* m'entends, Marie ? Tu as fini tes singeries ? *(Un temps.)* Allons, quoi, réponds. Tu n'es pas malade ?

★

Le Procès.

CLÉMENTINE. — Les gens écoutaient dans les couloirs. J'étais toute honteuse... Il est parti. Et puis, de jour et de nuit jusqu'au Glandier, il n'a plus rien dit.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Voilà donc cette épouvantable scène d'Orléans. Le désir, un peu vif, d'un amoureux !

LACHAUD. — D'un amoureux ?

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Eh oui ! Quelques paroles, un coup de pied dans une porte, quel scandale. Si le pauvre diable n'avait pas eu affaire à une petite maîtresse...

LACHAUD. — A une jeune fille, monsieur l'Avocat général. Marie Cappelle a été blessée au cœur. Toutes les femmes me comprendront.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et moi, tous les hommes. Vous n'allez pas me faire croire que votre cliente, malgré son extraordinaire imagination, pensait avoir fait un mariage d'amour ?

LACHAUD. — Elle essayait de l'imaginer. Le rêve est une grande ressource dans le mariage... Dois-je le rappeler au Ministère public ? Sans le rêve, quel homme serait jamais aimé.

Murmures féminins.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Goûtez cette approbation escomptée, maître. Dieu merci, les femmes ne sont pas du jury.

LACHAUD. — Un jour, elles en seront.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Méfiez-vous. Ce jour-là, elles condamneront Mme Lafarge.

PAILLET. — Nous sommes heureux d'apprendre que M. l'Avocat général ajoute à ses nombreux dons celui de la voyance, mais nous ne pensons pas pouvoir en faire état aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT. — Retirez-vous, Clémentine Servat. *(A l'Huissier :)* Huissier, introduisez Mme Lafarge mère.

PAILLET, *debout*. — Nous nous opposons à l'audition de ce témoin.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et moi, je la réclame à la Cour. La déposition de Mme Lafarge mère est indispensable aux débats et peut être entendue au seul titre de renseignements, sans prestation de serment.

LE PRÉSIDENT. — Je le décide, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire.

L'Huissier rentre.

L'HUISSIER. — Mme Lafarge mère demande une faveur, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. — Laquelle ?

L'HUISSIER. — Elle prie la Cour de lui permettre de déposer entourée de sa famille et de ses intimes. Elle craint de ne pouvoir surmonter son émotion.

LE PRÉSIDENT. — Votre avis, messieurs ?

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — On ne peut qu'accéder à une telle demande. Le témoin est une vieille femme, frappée du deuil le plus atroce.

LACHAUD, *assis.* — Et puis, elle a peur de sa mémoire... Aidons-là à la retrouver...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Je ne comprends pas ce que veut insinuer la Défense.

LACHAUD. — La famille Lafarge, comme beaucoup de familles provinciales, est un clan, une sorte de harde. Il est tout naturel que la reine-mère du Glandier nous apparaisse aujourd'hui telle qu'elle apparut, voici un an, à Marie Cappelle : entourée des siens. C'est ainsi que nous l'attendions.

LE PRÉSIDENT. — L'incident est clos. *(Il fait un signe à l'Huissier.)* Faites entrer Mme Lafarge mère. *(Au public :)* Je réclame le silence le plus absolu de la part du public.

Marie ferme les yeux, proche de l'évanouissement. Ses mains gantées se cramponnent au box. Les gendarmes la regardent. Paillet se détourne vers elle. Lachaud vivement se lève, lui prend une main. Il restera ainsi jusqu'aux premiers mots de Mme Lafarge où il reprendra sa place.

LACHAUD, *bas.* — Courage, Marie.

Il lui parle. Un grand temps. Entrée de Mme Lafarge mère. Elle est soutenue par Aména Buffière et Mlle Anna Brun, les deux premières ensevelies dans le deuil tragique de l'époque, la Brun vêtue, par mimétisme, d'un noir opaque, du cabriolet au châle et aux mitaines. Suivent Léon Buffière, également trempé dans le noir, un crêpe au haut-de-forme qu'il tient dans le gant, cravate à sept tours et les pointes du col lui râpant les oreilles ; Denis, un roux maigre, dans le même noir et portant un crêpe plus large encore à son chapeau rond.

LE PRÉSIDENT. — Madame, le Tribunal, ainsi que la Défense, s'inclinent respectueusement devant votre douleur. *(La famille atteint la barre des témoins. A l'Huissier :)* Un fauteuil.

L'Huissier avance un fauteuil de velours.

Mme LAFARGE MÈRE. — Je resterai debout.

LE PRÉSIDENT. — Veuillez relever votre voile *(Elle obéit.)* Merci. Vos noms, qualité, âge.

Mme LAFARGE MÈRE. — Marie Adélaïde Pontier, veuve Pouch-Lafarge. Soixante-trois ans.

AMENA BUFFIÈRE, *elle relève son voile.* — Aména Buffière. Vingt-quatre ans. Sœur de Charles Lafarge.

LÉON BUFFIÈRE — Léon Buffière. Maître de forges à la Faye. Trente ans. Son beau-frère.

ANNA BRUN. — Anna Brun. Demoiselle. Vingt... vingt-cinq ans. Demeurant à Flourandi commune de Messac. Peintre.

PAILLET. — Il reste un autre témoin. Plus discret... Il se cache derrière les autres.

DENIS. — Je me cache, moi ?

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, qualité, âge ?

DENIS. — Denis. Vingt-sept ans. Commis de forge au Glandier.

LACHAUD. — Et homme à tout faire de M. Lafarge.

DENIS. — Pauvre monsieur... Je m'occupais un peu de tout. De la cantine, des ouvriers. Monsieur avait confiance en moi.

Il renifle.

LACHAUD, *debout.* — Jusqu'au faux, inclusivement ?

DENIS. — Quoi ?

LACHAUD. — Oui ! Vous avez signé des fausses traites à Paris pour Lafarge ?

DENIS. — Jamais ! Ah ça...

LACHAUD. — Nous en reparlerons, Denis Barbier.

Il s'assied.

LE PRÉSIDENT. — Comment ? Vous vous nommez Barbier ? Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?

DENIS. — Parce qu'on ne m'appelle jamais comme ça ici. Au Glandier, c'est Denis. Monsieur le voulait. Madame pourra vous le dire.

LACHAUD. — Vous avez dit : Madame ?

Mme LAFARGE MÈRE. — Moi.

Un petit temps.

LE PRÉSIDENT. — C'est bon. Nous vous interrogerons tout à l'heure. *(A Mme Lafarge mère :)* Madame Lafarge mère, veuillez regarder l'accusée. La reconnaissez-vous ?

Les deux femmes se fixent. Un grand temps. Puis la Mère se détourne, les mains crispées sur la barre.

Mme LAFARGE MÈRE. — Oui.

★

Le Glandier. Extérieur.

Vent. Orage. Pluie. Les ténèbres. Une porte s'ouvre au haut de quelques marches de pierre disjointes. Sur le

seuil, une vieille femme en bonnet de veuve, châle de deuil sur sa robe noire qu'elle ne quitte jamais, même pour dormir.

Un pas en arrière de sa mère : Aména, boulotte, blonde, rose, mielleuse.

Derrière elles, un groupe tendant le cou : Anna Brun, Léon Buffière et, concluant et dominant le groupe, Denis, haussant au-dessus des têtes un chandelier portant une bougie allumée, prête à s'éteindre sous la bourrasque ; sur ces visages clos, aux sourires forcés, — Aména, Léon, Anna Brun — une intense curiosité.

Marie, en costume de voyage, paraît sur les marches, poussée par Lafarge, engoncé dans un carrick trempé. Dans l'ombre, on devine Clémentine.

La stupeur révoltée de Marie est telle, qu'elle parle à peine, marche en automate, les yeux fixes.

Dans l'ombre, des chiens aboient.

LAFARGE. — Bonsoir, Denis.

DENIS. — Bonsoir, monsieur. Bon voyage ?

LAFARGE. — Excellent, sauf la fin. A Masséré, l'orage à éclaté sur nos têtes. Les chevaux ne voulaient plus avancer.

Mme LAFARGE MÈRE. — Ah ! te voilà enfin, mon pitiou... Mais tu es trempé !

LAFARGE. — Bonsoir, maman. C'est ma pauvre mère, Marie.

Mme LAFARGE MÈRE. — Bonsoir, ma fille.

MARIE. — Ma mère...

Un silence.

LAFARGE. — ...Ah... le briska s'est brisé dans une ornière, il a fallu réparer.

Mme LAFARGE MÈRE. — Tu as acheté une voiture ?

LAFARGE. — Je t'expliquerai. Oh ! qu'est-ce qu'on a pris. *(A Marie :)* Attention, tu vas trébucher, il manque des dalles... Oh ! cette toiture. Maintenant on va faire arranger tout ça. Viens ma petite cane. Approche-toi du feu. Assieds-toi. Tiens, maman, viens m'aider.

ANÉNA. — Charles... Charles.

LAFARGE. — Oui, oui. *(A Aména :)* Tu vas bien, Aména ? *(Baisers bruyants.)* Tu n'embrasses pas Marie ?

ANÉNA. — Présente-moi.

LAFARGE, *présentant.* — Ma petite sœur Aména. Et son époux. Elle nous prépare un neveu. Ou une nièce, hein, Aména ?

LÉON BUFFIÈRE, *avec un rire.* — Un exemple pour toi.

LAFARGE, *l'imitant.* — Hé, nous débarquons.

ANÉNA, *à Marie, l'examinant.* — Vous êtes bien jolie, Marie.

LAFARGE. — Tiens ! Vous êtes là aussi, mademoiselle Brun. Toujours en visite alors ? Ce n'est pas un reproche. Et cette peinture ? *(A Marie :)* Tu vois un Raphaël, Marie.

Mlle BRUN, *minaudant.* — Oh, monsieur Charles !

LAFARGE. — Elle préférerait peut-être un homme dans son lit, mais n'est pas Raphaël qui veut. Ah ! tout le monde est là. Ça fait plaisir. Oui, ça fait plaisir de rentrer enfin chez soi.

Mme LAFARGE MÈRE. — Vous avez l'air lasse, ma fille.

MARIE. — Le voyage...

LAFARGE. — Bien sûr. Et puis, hé, hé, nous sommes des jeunes mariés, nous autres ! Eh bien, Marie, qu'est-ce que tu regardes ? Tu es chez toi. Tu vois, ici, c'est le salon de compagnie...

ANÉNA. — Vous savez que votre piano-forte est arrivé par le roulage ? On l'a mis ici. D'abord, on avait pensé le mettre dans votre chambre ; mais ici ça vaut mieux, comme ça, tout le monde en profitera. Vous devez jouer si bien...

LAFARGE. — Oh ! mieux que toi. Ce n'est pas difficile.

ANÉNA, *piquée.* — Bien sûr. Moi, je n'ai été que dans un petit pensionnat de Limoges. Très provincial.

LAFARGE. — Hé, tu parles, tu parles... Arrête un peu ton clapet. J'ai faim, moi.

Mme LAFARGE MÈRE. — Je t'ai fait un bon souper. J'ai tenu à le préparer moi-même.

LAFARGE, *à Marie.* — Tu vas te régaler, Marie. Mais où es-tu ?... Maman n'a pas sa pareille dans tout le Limousin. *(Ils entrent dans la salle à manger.)* Oh ! il y a du clafoutis.

Mme LAFARGE MÈRE, *naïf orgueil.* — C'est un repas de noces. Puisque je n'ai pu aller là bas, dans ton Paris. Il y a quatorze plats. Tous sur la table.

LAFARGE. — Bou Diou ! N'oublie pas les bouteilles.

LÉON BUFFIÈRE. — J'y ai veillé. Avec Denis.

LAFARGE, *dans un gros rire.* — Oui. Vous vous y connaissez, malfaiteurs. On va te conduire à notre chambre. Un brin de poudre... Oui, Aména, ne prends pas tes airs pincés. C'est la mode à Paris. Et puis après à table. Eh ben, maman... Conduis-nous.

Mme LAFARGE MÈRE. — Votre chambre est à l'étage, à côté des nôtres.

Ils montent l'escalier.

LAFARGE. — Tu vas voir, c'est pas les chambres qui manquent au Glandier, Marie.

ANÉNA. — C'est amusant, n'est-ce pas ? Une ancienne chartreuse !

LÉON BUFFIÈRE. — Il y a même des ruines. Si l'on aime ça !

LAFARGE. — Et des revenants. Pas, ma mère ?

Mme LAFARGE MÈRE. — Ne plaisante pas. J'en ai vus.

LAFARGE, *riant.* — Ah, ah ! tu l'entends. Léon ? Tu dois en voir aussi, toi. Après un coup de trop.

LÉON BUFFIÈRE. — Dis donc. Et toi ? La fois où il a fallu te porter sur ton lit avec tes bottes. Denis à la tête et moi aux pieds.

LAFARGE. — Bah ! Un retour de foire. Ça s'arrose.

★

En bas de l'escalier.

Mlle Brun et Denis les ont regardés monter. Puis, ils se regardent, et se mettent à regarder de nouveau vers l'escalier.

DENIS. — Un joli brin de fille.

Mlle BRUN. — Vous trouvez ?

DENIS. — Et je connais Paris.

Mlle BRUN. — Et... Elles sont comme ça à Paris ?

DENIS. — Moins bien... Par exemple, c'est fiérot. Ça a besoin d'être dressé. Faudra que Monsieur la tienne bien en mains.

Mlle BRUN. — Vous lui donnerez des conseils. Vous avez l'habitude.

DENIS. — On verra...

★

Premier étage.

La Mère ouvre une porte au fond.

Mme LAFARGE MÈRE. — Votre chambre, Marie.

Marie entre. Elle s'arrête. Derrière tout le monde, terrorisée, Clémentine. Un grand temps.

AMÉNA. — Si vous avez besoin de quelque chose...

MARIE. — Merci... Non... Rien... Je voudrais simplement... Clémentine est là ?

CLÉMENTINE, *voix étouffée.* — Oui... Oui, Madame...

MARIE. — Clémentine... C'est ma femme de chambre... Mon amie... Elle ne m'a pas quittée depuis mon enfance...

AMÉNA. — Voulez-vous que je vous aide à déballer vos affaires, ma chère sœur ? Vos malles, vos sacs ? Vous êtes si élégante. Vous devez avoir des robes... Des robes de Paris... Qu'est-ce que j'ai l'air à côté de vous.

LAFARGE. — Elle veut se reposer, pas, ma biche ? Fais toi belle. Je te donne dix minutes... A tout à l'heure. Un petit baiser ? Non ? *(Aux autres :)* ...Vous lui faites peur, vous autres. Quand nous sommes seuls, il faut voir comme elle m'aime cette petite chatte. *(Il lui pince le nez.)* Hein, Marie ? *(Aux autres :)* Allez, allez, dehors, les curieux. Nous sommes bien assez pour déballer tous les affiquets. Et je m'y connais, moi, à déshabiller les dames. *(Il rentre.)* Clémentine, vous me connaissez maintenant. Je ne suis pas un mauvais garçon. Quand on ne me taquine pas... *(Il s'approche de Marie.)* Tu ne veux pas que je reste ? *(Il l'embrasse dans le cou, puis, très rouge, défait sa cravate.)* Je t'attends en bas.

De la porte, il lui envoie un énorme baiser la bouche en avant. Puis, il claque la porte.

★

La salle à manger.

Autour de la table, les convives éclairés par la lumière vacillante sous les courants d'air de deux candélabres à deux bougies. La table est en désordre : crèmes, gâteaux, clafoutis. Sur un énorme gâteau de Savoie des cœurs enflammés percés d'une flèche. Sur une gigantesque brioche entamée, deux colombes se becotant. Léon achève, debout et assez chancelant, de brailler une chanson.

LÉON

Madame la Mariée,
On est content c'jourd'hui
D'venir vous saluer
Avec voutre mari.

Entrez dedans la chambre
Sans dire Ah ! ni Oh !
Voutr' époux sans attendre
Vous y joindra bientôt.

Adiou, belle camise
Et adiou, biau corset.
Voilà que l'on vous bise
Et de plus en plus près.

Hier vous étiez pucelle.
Vous étonnez pas trop
Demain, ma toute belle,
D'avoir le ventre gros.

Rires éclatants de Lafarge, qui en profite pour embrasser Marie dans le cou. Denis rit, mais moins fort, et l'œil sur Marie. Aména et Mlle Brun se cachent pudiquement le visage dans leurs serviettes, mais on voit leurs épaules secouées de joie. La mère regarde sa belle-fille qui sous les regards, esquise un pauvre sourire.

AMÉNA. — Oh, Léon ! Comment oses-tu ?

Gloussements d'Anna.

LÉON, *il s'assied.* — C'est vrai. Y a des jeunes filles. A vous, mademoiselle Brun.

Il lui offre un cœur enflammé du gâteau de Savoie.

ANNA BRUN, *charmée.* — Monsieur Buffière... Je ne sais si je dois...

LÉON. — Evidemment. Ce n'est pas une chanson de Paris, mais... *(Il fait claquer ses doigts.)* Si la noce s'était faite ici, ma petite belle-sœur, je vous l'aurais chantée au pied de votre lit. Après quoi, la soupe au vin, et bien

épicée. Et la musique des chabrétaires. Jusqu'au soleil levé !

AMÉNA. — Assez, Léon. Tu dis des bêtises. Tu incommodes Marie.

MARIE. — Mais non...

Petit temps.

LAFARGE. — Encore une bouteille. Vive la joie. *(Mme Lafarge mère se lève et le sert.)* Merci, ma pauvre mère. Dis donc, Léon, au dernier marché des fers, tu as vu le cours ? Tu te dis si malin ! Avec les deux idiots qui sont venus de Tulle, tu pouvais avoir comme bénéfice brut...

LÉON. — Hé, laisse-moi. Sur les deux, j'en ai eu un. Pour finir, du trente pour cent.

LAFARGE. — Sacrebleu ! On ne le reverra plus.

LÉON. — Avec ça ! Je ne suis pas bête. Et toi non plus. A présent, surtout, tu pourras mater ton monde. Les tenir de haut.

LAFARGE. — Ils vont voir. Tous ceux qui me refusaient crédit... Et puis... *(Il se frappe le front.)* J'ai mon idée, là. *(A Marie :)* Oui, ma jolie. Il y a une fortune là-dedans. Va, tu as tiré le bon numéro. *(A sa mère :)* Maman, à ta santé. *(Il boit.)* Ton souper... compliments. Tu t'es surpassée.

Il l'embrasse.

Mme LAFARGE MÈRE, *c'est son premier sourire.* — Tu crois ? Alors, ça te plaît, mon Charles ? Tu as dû pourtant en avoir de meilleurs à Paris ?

LAFARGE. — Oh ! Paris, Paris... Beaucoup de linge, oui. Des candélabres, des tas de façons. Et des fleurs. Des fleurs. Mais quoi, ça ne se mange pas, les fleurs. *(A Denis :)* Denis, nous avons à parler affaires.

AMÉNA. — Pas ce soir, Charles.

LAFARGE, *soudain rembruni.* — Si ! C'est pressé.

DENIS. — Quand vous voudrez, monsieur.

Mme LAFARGE MÈRE. — Vous ne mangez pas, ma fille.

MARIE. — ...Je vous demande pardon, ma mère... Je n'ai pas très faim...

Mme LAFARGE MÈRE. — Peut-être ma cuisine ne vous plaît-elle pas ?

MARIE. — Oh ! si, ma mère... Mais... Je n'ai pas l'habitude...

LAFARGE. — Tu t'y feras. En Limousin, aux repas de fêtes, on mange quarante plats et l'on reste huit heures à table.

LÉON. — Ou dessous.

Rires.

AMÉNA. — Que direz-vous alors, ma sœur, pendant vos visites de noces ? Aux miennes, le notaire de Lubersac nous a offert, pour goûter, une tête de veau au naturel. Tu te souviens, Léon ?

LÉON. — Sacré notaire ! Il avait un de ces cognacs...

AMÉNA. — Tu en as trop pris.

LÉON, *il hausse son verre.* — Au bonheur ! A l'amour ! Vive les mariés !

Acclamations. On trinque. On boit.

Mme LAFARGE MÈRE. — Vous ne buvez pas, ma fille.

MARIE. — Merci.

Mme LAFARGE MÈRE. — C'est pour cela que vous aviez mis vos gants dans votre verre ?

MARIE. — Je vous demande pardon... Chez nous, les dames ne boivent pas...

Mme LAFARGE MÈRE. — Chez vous ?

MARIE. — A Paris...

Petit temps.

AMÉNA. — Vous avez peut-être froid, ma sœur ? Avec cette belle robe décolletée...

LÉON. — Et le feu de bois, c'est très joli. Mais on a le ventre chaud et le... Enfin, le chose... gelé. Ce n'est pas vrai ?

LAFARGE. — Denis ! Comment marche la forge ?

DENIS. — Pas mal, monsieur. Evidemment, votre absence s'est fait sentir. Mais je n'ai pas trop mal mené mon monde, je crois. J'ai la poigne dure.

LÉON. — Oh ! pour ça !

LAFARGE. — Baptistou a repris ?

DENIS. — Encore malade.

LAFARGE. — Tant pis. C'est un des meilleurs. Et s'il y a des ventes...

DENIS. — Il y a un peu de calme en ce moment.

LAFARGE. — Ah, ah !

Petit temps.

AMÉNA. — Charles ? Je parie que tu ne m'as rien rapporté de Paris ?

LAFARGE. — Tu as gagné. Si tu crois que je n'avais que ça en tête...

MARIE. — Moi, je vous ai rapporté quelque chose. Un petit souvenir. Rien, une modestie.

AMÉNA. — Comme c'est charmant... Une modestie... Et, qu'est-ce que c'est ?

MARIE. — Un petit corsage de tulle. On le met sur les épaules, lorsque le décolleté d'une robe est trop profond.

AMÉNA. — Ah ? Mais vous n'en portez pas ce soir ?

MARIE, *avec un petit sourire.* — Oh ! mon décolleté très convenable.

AMÉNA. — Eh bien...

LAFARGE, *allumé.* — Moi, je ne m'en plains pas.

LÉON. — Ni moi. Veinard.

LAFARGE. — Ma petite cane ? Tu viens ?

MARIE, *debout.* — Je vous en prie... Je désirerais... Je vous demande de me laisser un peu seule dans ma chambre...

LAFARGE. — Pourquoi faire ?

MARIE. — Pour écrire...

AMÉNA. — Je vais vous donner de l'encre, du papier, une plume.

Mme Lafarge mère. — Là, sur la cheminée. Le pot de confiture. Il reste encore un peu d'encre. La plume doit y être aussi. Pour le papier... Celui de la dernière foire.

Léon. — Si tu en trouves... Au Glandier, ma chère belle-sœur, on n'est pas écrivains. Vous verrez ça.

Aména donne les objets à Marie.

Marie. — Merci... Excusez-moi... Je suis un peu fatiguée... Bonsoir, mère...

Mme Lafarge mère. — Bonsoir.

Marie s'en va.

Lafarge. — A tout de suite, ma petite cane.

Anna Brun regarde avec admiration Lafarge. Il s'en aperçoit, se carre sur sa chaise, les pouces au gilet, se balançant.

Léon. — Eh ben, mon vieux...

Lafarge, *il se cure les dents maintenant.* — Tu es soufflé ?

Léon. — Il n'y a pas à dire... Ces Parisiennes...

Aména. — Dis donc toi.

Anna. — Oh ! monsieur Buffière ! Ce n'est pas gentil pour les Limousines.

Léon. — Eh bien quoi ? Les Limousines ont du bon, qui dit le contraire.

Aména. — Elle ! Il n'y a qu'à la regarder. En fait-elle des embarras.

Lafarge. — Tais-toi. Tu crèves de jalousie.

Aména. — Moi ? Si l'on peut dire. Oh... Maman.

Lafarge. — Oui, maman. Donne ton avis.

Et il l'espère, avec une crainte dissimulée.

Mme Lafarge mère. — Je n'en ai pas encore. J'attends.

Lafarge. — Tu attends quoi ?

Mme Lafarge mère. — Qu'elle te rende heureux.

Un petit silence. Puis, Lafarge brise la gêne.

Lafarge. — Mais est-ce que je ne le suis pas heureux déjà ? Regarde-moi.

Mme Lafarge mère. — Je te regarde.

Lafarge. — Eh bien, l'homme heureux, c'est moi.

Il rit. Les autres aussi, sauf la mère.

★

La chambre de Lafarge.

Marie s'est jetée sur le lit et sanglote. Clémentine, qui était prostrée dans un coin, va à elle.

Clémentine. — Madame... Mademoiselle...

Marie. — Tais-toi.

Clémentine. — Mais qu'est-ce que vous avez...

★

La salle à manger.

Tous à table. Rires.

Léon. — Et alors, Alfred est parti par la fenêtre, en chemise...

Clémentine, *à Lafarge.* — Monsieur, Madame m'a chargée de vous remettre cette lettre.

Lafarge. — A moi ? Ces Parisiennes... *(Il ouvre la lettre et commence à lire :)* Quoi ? *(Tous se lèvent, l'entourent, lisant la lettre par-dessus son épaule.)* ...Nom de D... « ...Charles ! Pardon à genoux. Je ne vous aime pas. J'en aime un autre. » *(Mme Lafarge mère, qui était restée seule assise, rejoint vivement les autres, les écarte, lit avec son fils, des yeux.)* « Il est noble, il est beau, il est grand. Il s'appelle Charles, lui aussi. Nous nous aimons depuis que nous pouvons aimer... »

Lafarge a un nuage de sang sur le regard. Il y porte la main.

Aména. — « Seulement il est pauvre, les miens l'ont repoussé et j'ai failli mourir. Vous êtes venu et j'ai cru que vous seriez pour moi un père, un ami. Mais votre femme, jamais. Non. »

Denis. — « L'éducation, les habitudes ont mis entre nous des barrières infranchissables. Si vous me touchez, je me tuerai. Ou je serai adultère malgré moi. »

Anna Brun. — « Car il était à Orléans. Je l'ai vu. Il viendra au Glandier m'enlever à vous. » Oh !

Mme Lafarge mère. — « Laissez-moi partir ou je prendrai de l'arsenic. J'en ai toujours sur moi. Et tout sera dit. Si vous ne voulez pas ma mort, procurez-moi deux sales costumes de vos paysannes. Je jetterai mon manteau dans un précipice et personne ne saura plus que j'existe. »

Léon. — « Vous garderez ma dot. Car c'est cela que vous vouliez. »

Aména. — « Je gagnerai Marseille... »

Anna. — « Je m'embarquerai pour Smyrne... »

Léon. — « Je vous pardonnerai... »

Denis. — « Passez un papier sous la porte... »

Anna. — Si c'est oui, j'oublierai peut-être... »

Mme Lafarge mère. — « Si c'est non, ni menaces ni cris ne me forceront à vous ouvrir. Quant à vous appartenir, à votre premier baiser, je serai morte. »

Cette lecture à plusieurs voix a monté crescendo jusqu'au moment où Lafarge bondit, renversant sa chaise, la main au col, entraînant la nappe et les plats. Il

ouvre la porte. Tous demeurent un instant figés puis galopent à sa poursuite.

Mme LAFARGE MÈRE. — Mon fi !

★

La chambre de Lafarge.

LAFARGE, *il entre comme un furieux.* — Marie ! *(Marie, à sa vue, recule vers la fenêtre.)* Qu'est-ce que ça veut dire. Ah ça, tu es folle ? Je ne suis pas assez riche pour avoir une maîtresse, moi. Tu m'appartiens devant la loi et je vais te le prouver. Assez de simagrées. Ici, je suis le maître. TON MAITRE.

Elle ouvre brusquement la fenêtre sur le ravin.

MARIE. — Un pas et je me jette en bas.

Un temps. Il s'arrête, son élan brisé.

LAFARGE. — Ferme cette fenêtre, entends-tu ? Ferme cette fenêtre. Ou gare !

MARIE. — Jamais ! Je me tuerai. J'ai les moyens de me séparer de vous. Rien ne m'empêchera de partir. On viendra me délivrer. Si je voulais, mais vous n'existeriez plus demain !

LAFARGE. — Nous verrons, ma petite. Je ne suis pas une mauviette, moi, comme tes beaux messieurs de Paris. Je vais te dresser, je te le promets. Et ce ne sera pas long. *(Il va à la porte, où il crie :)* Joseph ! Denis ! Pierrou ! Armez les fusils. Lâchez les chiens. Son amant est là. Tuez son amant.

Le groupe épouvanté de la famille apparaît à la porte. Lafarge la leur referme au nez avec fracas. Sa voix s'entrecoupe. Il revient à Marie pour la saisir.

MARIE. — Prenez garde...

LAFARGE, *ricanant.* — Allons donc.

MARIE. — Un pas de plus, et je me jette... Je vous reconnais le droit de me tuer. Pas de me souiller. *(Il marche sur elle.)* Prenez garde. J'ai dit : un pas.

Un temps. Au loin les aboiements des chiens. Un, deux coups de fusil. Puis, le silence... Affolé, Lafarge fixe cette femme livide, dont les cheveux se dénouent en vagues noires sur les épaules, accotée des épaules au rebord de la fenêtre, les poings raidis en arrière... Tout à coup, respirant avec effort, il porte les mains à son col. Il étouffe. Il arrache sa cravate, ouvre sa chemise, halète. Il se frappe le crâne des deux mains, tombe à genoux, se traîne vers Marie, lamentable, hoquetant, gémissant, bavant. Il lui empoigne les jambes, baise sa robe, cependant qu'elle rejette son corps en arrière avec un dégoût inexprimable.

LAFARGE. — Marie... Marie...

MARIE, *bas, d'une voix sifflante.* — Lâchez-moi. Vous me dégoûtez. Vous me faites horreur. Rien que vos mains...

LAFARGE, *hébété, il regarde ses pauvres pattes.* — Mais... qu'est-ce qu'elles ont mes mains ?

MARIE. — Mais vous ne comprenez donc rien ?... On ne retient pas une femme de force. Je vous hais. Je vous hais. Vous m'avez trompé. Vous êtes un être ignoble. Pour mon argent, vous m'avez entraînée dans cet horrible endroit, au fond d'une maison en ruines. Votre mère, votre sœur, votre beau-frère, vous, mais vous êtes des paysans, pire que des paysans.

LAFARGE. — Marie... Ah, que je suis malheureux... Marie... Ecoute...

MARIE. — Dans ma famille, on ne se tutoie pas. Lâchez-moi. Mais lâchez-moi donc.

LAFARGE. — Marie ! Pardon ! Je t'ai trompée. Mais c'était parce que je t'aimais, Marie. Mais c'était pour ne pas te perdre. Je sais bien que tu es plus dame que nous, mais nous sommes tout de même de braves gens. On n'a pas eu de chance aussi. Et puis, Maman avait tellement voulu te faire plaisir, t'honorer... Mais tu n'as voulu de rien. Ça nous a tous empêtrés... Tu dois comprendre... Reste un mois. Une semaine. Deux jours. Tiens : rien que deux jours. Tu feras... vous ferez tout ce que vous voudrez. Ma mère sera votre servante. Vous arrangerez la maison comme il vous plaira. Et je ne vous toucherai pas. Je ne serai votre époux que lorsque vous me le permettrez, Marie... ma Marie. Lorsque je serai comme votre amant. Aimé comme votre amant. Quand je serai votre amant. Ayez pitié de moi. Restez, Marie, Marie, Marie...

La famille fait irruption dans la chambre, et se fige.

★

Le Procès.

LE PRÉSIDENT. — Et alors, Marie Cappelle ?

MARIE. — ...Je suis restée.

LE PRÉSIDENT. — Mais comment expliquez-vous cette lettre inqualifiable ?

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Où l'accusée parle déjà de l'arsenic, vous le remarquerez, messieurs les Jurés.

LACHAUD. — Marie, depuis combien de temps aviez-vous relu « Hernani » ?...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — ...Où l'accusée parle de Smyrne. De voyages. D'enlèvements.

LACHAUD. — Marie, depuis combien de temps aviez-vous relu « Atala » ? Depuis combien de temps aviez-vous relu « Indiana » ? Mme Georges Sand, Victor Hugo, Châteaubriand ! Allons-nous aussi les traîner dans ce prétoire, monsieur l'Avocat général ?

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas répondu à ma question, Marie Cappelle.

MARIE. — Monsieur le Président... j'étais perdue, désespérée. Je vivais un cauchemar. J'ai pensé à ma famille. A ce qu'on m'avait promis. J'avais aussi l'idée d'un voyage, en pays lointain. Je ne voulais qu'une chose : partir. Partir. Pour obtenir cela de M. Lafarge, j'ai écrit cette lettre. J'aurais fait n'importe quoi.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Mais vous avez parlé de poison ?

MARIE. — J'ai parlé aussi d'un amant...

PAILLET. — Une seule conclusion : notre cliente est restée au Glandier. Elle l'a dit. Et puisque l'Accusation possède ses « Mémoires », qu'elle nous lise donc ce passage où Marie, au matin, le soleil d'été donnant au Glandier un pauvre air de fête, comprend que sa destinée est là, que Charles Lafarge n'est pas un monstre et qu'il l'aime... Marie Cappelle s'est résignée.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, *debout.* — Résignée ? Messieurs les Jurés, voici ma réponse : le corps de Lafarge dans la chambre même de ses noces. Son lit tiré au milieu de la pièce pour l'autopsie, ses draps tachés de sang. Voilà comment Marie Cappelle, femme Lafarge, s'est résignée.

LACHAUD, *debout.* — Prouvez-le. Ou sortez de cette enceinte sacrée. La Justice vous regarde.

LE PRÉSIDENT. — Maître, je vous ai déjà prié de mesurer vos paroles.

LACHAUD. — Eh bien, ôtez-la moi, cette parole. Et ôtez-moi le cœur. Ou je parlerai malgré vous.

Rumeurs.

LE PRÉSIDENT. — Pour la dernière fois, maître Lachaud...

LACHAUD. — Monsieur le Président, ici je ne m'appelle plus Lachaud. Je m'appelle la Défense.

Rumeurs enthousiastes. Un applaudissement. Le Président agite sa sonnette.

L'HUISSIER. — Silence ! Silence !

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Gendarmes. Expulsez ce monsieur du troisième rang. Je l'ai vu applaudir.

On expulse le monsieur du 3me rang qui hurle : « Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. » Le silence se rétablit enfin.

LE PRÉSIDENT. — De telles manifestations sont inconcevables. Le public est averti que s'il récidive, je poursuivrai les débats à huis clos. *(A Marie :)* Accusée, vous êtes donc restée au Glandier.

★

La chambre de Marie au Glandier.

Aména fouille dans les tiroirs de la commode. Sa mère regarde.

AMÉNA. — Avec tous ces déménagements impossible de trouver sa robe. Cette idée de faire chambre à part ! Au moins, on est fixé. Joli ménage ! Tiens, la voilà sa robe. Regarde maman... c'est celle d'Uzerches. Pour les visites de noces. C'est tout satin...

Mme LAFARGE MÈRE. — Ton frère dit qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Les Eyssartier et les Fleyniat en ont été malades. Ton oncle Pontier me l'a rapporté.

AMÉNA. — Oh ! l'oncle Pontier... Il l'adore. Comme sa petite sotte d'Emma. Marie doit lui rappeler des souvenirs de garnison.

Mme LAFARGE MÈRE. — Aména !

AMÉNA. — Oh, maman ! Tu ne vas pas me dire ! Quand il vient, — et c'est souvent maintenant — compte un peu : depuis le mois d'août, au moins une fois par semaine. Il ne te gâtait pas autant avant, le bon oncle ! Ils ne se quittent pas. Ils vont se promener dans les ruines, des livres à la main. Si elle parle ou si elle chante, il a la bouche ouverte, comme une bête. Il lui a même donné raison à Uzerches, pour le scandale qu'elle a fait chez les cousins Maleterre, en pleine nuit, tu te souviens, juste avant le bal où Charles et elle étaient invités.

Mme LAFARGE MÈRE. — Oui. On les invite aux bals. Même dans les châteaux.

AMÉNA. — Et moi aussi, on m'inviterait, si je voulais. Mais voir toutes ces pimbêches... *(Elle sort une robe de la commode.)* Tiens, voilà comme elle était fagotée pour ce fameux bal, — elle s'en est assez moquée du reste. Tu as bien lu la lettre qu'elle écrivait à sa tante Garat ?

Mme LAFARGE MÈRE. — Non. Après que tu l'as lue, elle s'est méfiée. Elle ne laisse plus rien traîner sur son écritoire. Elle renferme tout, avec ses médicaments, sa gomme pour l'estomac ou son mal de poitrine. Est-ce que je sais ? Ah, ses maladies ! C'est toujours une bonne raison pour ne pas vouloir que mon Charles l'approche. Ou elle joue de son piano et ça l'endort. Elle est bien contente qu'il s'endorme...

AMÉNA, *elle a plaqué la robe sur elle et se regarde dans le miroir au-dessus de la cheminée.* — Sa robe ! Du tulle blanc, ma chère. Avec son teint. Tu vois ça. Et tu sais ce qu'elle s'était mis dans les volants et sur les cheveux ? Des grappes de houblon. Des vraies.

Mme LAFARGE MÈRE. — Mon Charles a dit que c'était joli.

AMÉNA. — Charles est devenu idiot. Il aurait fallu que sa première femme ose ça. Il lui aurait mis la main sur la figure.

Mme LAFARGE MÈRE. — La pauvre ! Celle-là était brave.

AMÉNA. — Tu t'es pourtant rudement disputée avec elle. Et tous les jours que Dieu faisait. Une brave cruche, oui.

Mme LAFARGE MÈRE. — Elle a laissé tout son douaire à Charles, par testament.

AMÉNA. — En tout cas, tu la vois avec cette robe ? *(Elle tourne, s'admire.)* Comment trouves-tu qu'elle me va ? Je la lui demanderai, pour la copier. Il vaut mieux le lui dire. La petite Maleterre l'a fait en cachette, mais elle a oublié la modestie. Au bal, on lui voyait le bout des seins. Tout le monde en a ri et le curé en a parlé en chaire, à la messe. Il faut au moins douze mètres, en grande largeur.

Mme LAFARGE MÈRE. — Ote donc cette robe, toi. C'est tout ça qui rend fou mon pauvre Charles. C'est comme son parfum... Une femme honnête, est-ce que ça met du parfum ? *(Elle va vivement à la fenêtre.)* Attention, la voilà, encore avec son sale cheval. Allez, range tout ça !

Aména remet tout dans la commode et ferme rapidement les tiroirs.

★

Le Glandier. Extérieur. Devant la porte.

Marie, habillée en amazone de drap vert, haut-de-forme noir à voile vert, gants, cravache, arrive au galop sur sa jument grise Arabska. Elle va trop vite, avec une sorte de fièvre qui l'anime, la fait sourire. A la vue de Charles, qui l'attend, un bouquet gauchement caché derrière son dos, elle ne sourit plus. Quand elle est proche de lui, il court à elle, fourrant son bouquet de fleurs des champs dans la poche de sa redingote qu'il déforme, ouvrant les bras pour l'aider à descendre.

LAFARGE. — Trop vite ! Tu vas beaucoup trop vite. Tu me fais peur. Et la nuit vient. Tu ne rentrais pas. Où étais-tu ?

MARIE, *elle met un pan de sa jupe sur le bras, flatte la jument qui hennit.* — Sage Arabska. Sage !... Mais je ne sais pas. Dans les bois. *(Denis paraît, sortant de la maison.)* Monsieur Denis. Si vous voulez bien ? *(Il s'incline sans répondre, prend la jument par la bride et l'emmène.)* Il faudra dire à Baptistou de la bouchonner tout de suite. Nous n'avons fait que du galop. Ah ! c'était bon... *(A Charles, sans voir qu'il tente de se faire admirer, plus propre, les bottes brillantes :)* Et vous ? Qu'avez-vous fait ? *(Elle n'attend pas la réponse. Il extrait son bouquet de sa poche, le dérobe à nouveau derrière son dos. Elle se dirige vers le cloître. Il la suit ouvrant la bouche, chaque fois coupé.)* Les ouvriers sont venus, j'espère ? Ils ne tiennent jamais parole. Où sont-ils ?

LAFARGE. — A la cantine. Ils boivent un coup.

MARIE. — Ce cloître sera une merveille. Avec ces gisants... Même là, dans cet état, il est beau...

LAFARGE. — Alors, pourquoi...

MARIE, *elle le précède, sans l'écouter, dans la maison.* — Savez-vous, Charles, moi, je vous conseillerais...

LAFARGE. — Oui, ma petite cane. Oui ?

MARIE. — ...de transformer le salon actuel en chambre à coucher, avec des cabinets de bain, de toilette et de décharge.

LAFARGE. — Le salon ?...

MARIE. — De faire de ce corridor d'entrée, — si horriblement sinistre — une galerie voûtée, éclairée par de gracieuses et sveltes fenêtres en ogives et pavée de blanches dalles.

LAFARGE. — Des... des ogives ?...

MARIE. — Le désert, sans portes ni fenêtres, bien Limousin, que vous appelez la cuisine, et qui a d'assez belles proportions, peut se métamorphoser en un salon gothique aux bahuts sculptés, aux portières massives, aux tentures sévères. A droite... Vous m'écoutez ?

LAFARGE. — Oui...

MARIE. — Venez !

Ils entrent dans le salon de compagnie. On voit Mme Lafarge mère et Aména qui écoutent dans l'escalier

LA VOIX DE MARIE. — Plusieurs des petites pièces pourront se réunir facilement en une belle salle à manger...

La mère est indignée.

LA VOIX DE LAFARGE. — Oui... Oui...

★

Le salon de compagnie.

Penchée sur la table, debout, Marie dessine, plume dans le gant, sur un papier.

MARIE. — Regardez. Et à gauche, on pourra avoir un cabinet de travail, dans lequel on trouvera, pour faire oublier les heures, des livres, des plumes, mon piano-forte. Qu'en dites-vous, Charles ?

Elle ôte son haut-de-forme, enfonce les épingles, se recoiffe.

LAFARGE. — Très... très bien... Mais... tu ne crains pas que cela ne coûte un peu... cher ? *(Mouvement de Marie.)* Remarque, je m'arrangerai. Si j'obtiens mon brevet à Paris...

MARIE. — Mais vous l'obtiendrez. Il le faut. Je veux que vous réussissiez. *(Elle se dégante.)* J'ai perdu un gant. *(Elle regarde autour d'elle.)* J'ai lu votre gros Manuel des Maitre de Forges. Eh bien, j'ai compris. Au lieu de faire deux fusions, vous voulez tenter de couler directement le minerai liquide dans les fourneaux d'affilage, économiser ainsi la main-d'œuvre, le temps, le charbon, afin d'éviter un tiers des frais ? C'est bien cela ?

LAFARGE. — Tu es extraordinaire, ma petite femme. *(Il s'approche, veut l'enlacer. Elle se dérobe.)* Où vas-tu ?

MARIE. — Voir les maçons. J'ai des ordres à donner. Il y a une stèle, dans un coin du cloître, que je tiens à garder. Elle est pleine de mélancolie.

LAFARGE, *il tend le bouquet tout froissé.* — Tu... tu ne prends pas ton bouquet ? J'ai été le cueillir exprès pour toi.

Elle s'enfuyait. Elle revient lentement, prend les fleurs.

MARIE. — Merci.

LAFARGE. — Tu... ne m'embrasses pas ?

MARIE, *lui tendant le front.* — Si... *(Il cherche sa bouche. Elle s'écarte. Elle ouvre la porte. La mère est là, encadrée par la porte, avec son bonnet de veuve, son châle sévère.)* Bonsoir, mère.

Elle est partie.

LAFARGE, *épanoui.* — ...Elle est extraordinaire. Sais-tu qu'elle s'entend aux affaires de la forge ? Je te le disais, maman.

Mme LAFARGE MÈRE. — Depuis qu'elle est là, tu dis tant de choses... *(Il ne répond pas, touche le haut-de-forme, tourmente son voile, sa cravache.)* En tout cas, tu oublies vite...

LAFARGE. — Elle aussi. Tu devrais te le rappeler.

Mme LAFARGE MÈRE. — Je me le rappelle. Et je m'étonne. Il y a à peine deux mois qu'elle te criait : « Je veux une séparation. Je l'aurai ».

LAFARGE, *agacé.* — Maman !

Mme LAFARGE MÈRE. — Laisse-la partir. Elle n'est pas bonne.

LAFARGE. — Maintenant, elle m'aime.

Mme LAFARGE MÈRE. — Mon pauvre pitiou...

LAFARGE, *criant tout en donnant un coup de cravache sur la table.* — Elle m'aime. C'est toi qui fais tout pour me rendre malheureux.

Mme LAFARGE MÈRE, *blessée au cœur.* — Moi ? C'est bon. C'est elle qui dirige tout ici. Qui a les clefs. Je ne suis plus rien. Mais quand même. Je ne te laisserai pas ruiner sans rien dire. Le sang me tournerait.

LAFARGE, *il marche de long en large, la cravache fouettant ses bottes.* — Ruiné ? Je vais partir pour Paris. J'aurai mon brevet et nous serons riches.

Mme LAFARGE MÈRE. — Elle, son testament était mauvais. Le tien était bon.

LAFARGE. — Mais, bon Dieu, je l'ai refait en ta faveur et elle n'en sait rien. Tu auras tout, toi et Aména.

Mme LAFARGE MÈRE. — Au moins, ne crie pas. *(Elle regarde vers la porte.)* Tout ? S'il en reste. Avec ces ouvriers, ces arrangements... C'est de la folie. C'est TA folie.

LAFARGE. — Ah, je t'en prie. Assez là-dessus.

Il s'en va. Mme Lafarge reste un instant immobile puis se dirige vers la salle à manger. Nous y trouvons Denis, occupé à mettre du bois dans le feu. Denis se retourne.

DENIS. — Il va geler cette nuit. Monsieur aura froid à Paris.

Mme Lafarge ne répond pas. Elle aperçoit des paquets sur la table.

Mme LAFARGE MÈRE. — Qu'est-ce que c'est que tous ces paquets ?

DENIS. — Des commandes de Mme Charles. Du thé.

Mme LAFARGE MÈRE. — Du thé ? Encore ? Quand les gens viennent pour goûter, pas de vin. Du thé ! Comme des malades. Dans mes dîners... vous vous en souvenez, de mes dîners, monsieur Denis ? *(Il opine, l'air profondément admiratif.)* Elle réduit le service à six plats et elle remplace le reste par des fleurs. Comme si nous n'avions rien ! Des gueux ! Derrière son dos, je fais des excuses. Mais les invités partent sur leur faim et ça fait du tort au commerce. Ah ! je m'en fais du mauvais sang.

Denis, calme, reprend ses paquets, gagne la porte.

DENIS. — Elle m'a demandé aussi de lui acheter de l'arsenic. Pour les rats.

Mme LAFARGE MÈRE. — ...Monsieur Denis... posez donc vos paquets. Vous avez bien une minute ?

DENIS — C'est que je dois porter...

Mme LAFARGE MÈRE. — Elle attendra.

Denis pose les paquets sur la table, près du haut-de-forme. Il le regarde. La mère a fermé la porte, puis revient.

DENIS. — Prenez garde, madame. Vous marchez sur quelque chose...

Il ramasse le second gant, le respire, le pose sur la table. Tous deux regardent les gants pendant qu'ils parlent.

Mme LAFARGE MÈRE. — Monsieur Denis. Vous êtes pour nous, n'est-ce pas ? Vous savez bien que, sans elle, vous seriez reçu tous les soirs au salon, comme autrefois ?

DENIS. — Je sais, madame, et je vous en remercie. Mais je n'ai pas l'honneur d'être un Monsieur. Madame Lafarge, la jeune, me l'a fait comprendre. On ne me dit pas ces choses-là deux fois.

Mme LAFARGE MÈRE. — Vous viendrez dans ma chambre. J'y tiens. Là, au moins, je suis chez moi.

DENIS. — Je serai toujours à vos ordres.

Denis reprend ses paquets et se dirige vers l'escalier.

Mme LAFARGE MÈRE. — Monsieur Denis ? *(Il se retourne.)* Surveillez-la.

★

e Procès.

Mme LAFARGE MÈRE. — Oui, j'ai beaucoup souffert, messieurs. Je suis obligée de le dire. J'avais tant espéré. Je n'avais gardé pour moi qu'une pauvre petite chambre, mais j'y aurais vécu bien contente, si elle me l'avait rendu heureux, mon Charles.

LACHAUD. — Qui, elle ?

Mme LAFARGE MÈRE. — Ma bru.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Pauvre mère !

LACHAUD. — Mais elle le rendait heureux.

Mme LAFARGE MÈRE. — Heureux ! vous étiez là, peut-être ? Vous saviez ce qui se passait chez nous ?

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Il me semble que la Défense devrait respecter la douleur maternelle.

LACHAUD. — Je la respecte autant que vous. Ce n'est pas insulter à la douleur maternelle que d'exiger d'elle la vérité.

LÉON, *bondissant.* — Maître, je proteste au nom de ma belle-mère.

Le Président agite sa sonnette.

L'HUISSIER. — Silence !

LACHAUD. — Protestez ! Il n'en demeure pas moins, messieurs les Jurés, qu'avant son départ pour Paris, Lafarge est heureux. Que sa femme, loin de vouloir quitter le Glandier, a refusé de l'accompagner. Qu'elle lui a témoigné enfin l'attachement normal d'une femme intelligente à un brave homme, certes inférieur à elle, mais qui s'efforçait de la mériter. *(Il se tourne vers Marie.)* Est-ce vrai, Marie ?

MARIE. — Oui.

Mme LAFARGE MÈRE, *à Marie.* — Allons donc ! Partir ? Mais c'est ça que vous vouliez. Que vous avez toujours voulu. Mais voilà ! Il vous fallait trouver le moyen. *(Au Jury :)* Toute seule, vous pensez comme sa famille l'aurait reçue avec des compliments. *(A Marie :)* C'est pour ça que vous n'avez pas voulu l'accompagner tout de suite. Il fallait qu'il réussisse d'abord, mon pauvre Charles. Après, vous y seriez revenue enfin dans votre Paris, et dans votre beau monde. J'ai compris tout ça bien après. Trop tard.

LACHAUD. — Vous voulez dire, madame, que vous avez jugé de la sorte une pensée qui vous était totalement étrangère et cela, après la mort de votre malheureux fils ? Le temps a porté conseil. Mais sur le moment, vous avez bien été obligée de l'avouer vous-même, vous la mère, vous n'avez constaté en fait que la vérité : l'oubli généreux de votre bru pour la tromperie infâme de son mari.

Mme LAFARGE MÈRE. — J'ai dit ce que j'ai dit. Vous n'avez qu'à demander à mes enfants. Ils vous diront s'ils n'ont pas été étonnés, comme moi, de la voir changer à ce point envers mon pauvre Charles.

AMÉNA. — Ça oui ! Elle lui a permis de la tutoyer. Elle mettait des bruyères de ses bouquets dans ses cheveux.

LÉON. — Elle nous faisait danser des bourrées sur son piano. Charles se mettait sur son trente-et-un. Comme pour une noce.

★

L'entrée de la maison du Glandier. Intérieur.

Sous la lumière falote d'une lanterne apparaît Charles. On entend un quadrille joué sur le piano-forte et les pas lourds des danseurs. Rires. Charles s'époussette, empesé dans une redingote, un gilet, un pantalon visiblement neufs. Il a les cheveux pommadés. Il se gante, avec peine. Clémentine sort du salon de compagnie, laissant la porte ouverte. Bruits et rires plus forts. Elle porte des bols sur un plateau et semble rieuse et pressée.

LAFARGE. — Clémentine ?

CLÉMENTINE. — Monsieur, je suis pressée. On réclame du punch.

LAFARGE. — Une seconde, que diable, Clémentine. Regarde un peu. Comment me trouves-tu ? La redingote ? Le gilet ? Et tu vois : j'ai les ongles propres. Et j'ai ôté mes bottes. D'ailleurs ces souliers vernis me font rudement mal.

CLÉMENTINE. — Attendez, que je pose mon plateau. *(Elle le pose.)* Venez là, sous la lanterne. Tournez. *(Il obéit.)* La redingote ira. Mais le gilet est rouge. Madame n'aime pas les couleurs.

LAFARGE. — Pourquoi ? C'est si gai avec la cravate verte.

CLÉMENTINE, *riant.* — Quelle horreur. Une cravate blanche, monsieur. Une cravate blanche.

LAFARGE. — Pourquoi ris-tu ?

CLÉMENTINE, *riant toujours.* — Tant pis. Attendez. Je vais vous la refaire. Comme à Paris.

Elle lui refait sa large cravate à sept tours.

LAFARGE, *menton tendu, mains écarquillées.* — Clémentine...

CLÉMENTINE. — Oui ? Tendez encore le menton. Là.

LAFARGE. — Dis-moi... L'autre...

CLÉMENTINE. — Quel autre ?

LAFARGE. — Tu sais bien... Ce Charles... dont elle parlait dans son épouvantable lettre... Tu crois qu'elle ne l'aime plus ?...

CLÉMENTINE. — Mais il n'existe pas, monsieur. Madame a dit ça pour vous faire peur. Allez, vous pouvez rentrer vos fusils et vos chiens.

Elle reprend vivement son plateau et disparaît dans la salle à manger, communiquant avec la cuisine, en riant de plus belle.

LAFARGE. — Attends. *(Elle est partie. Il s'arme de courage, frappe du pied.)* Allons.

★

Le salon de compagnie.

Marie est au piano-forte en robe du soir d'hiver. Velours noir. Décolleté. Collier d'or et bracelet. Des bruyères dans les cheveux. Charles, arrêté sur le seuil de la porte, la contemple. Elle achève le quadrille, éclairée par une lampe à globe. Aména et Denis, Anna Brun et Léon Buffière dansent. Mme Lafarge mère est restée chez elle. Animation bruyante. On a bu. L'entrée de Lafarge en grande tenue interrompt la danse. Inutile de préciser que les robes des dames, quoique nettement copiées sur celle de Marie, sont lourdes et prétentieuses, surtout celle d'Aména. Les messieurs n'ont fait aucun frais. Marie continue quelques mesures et s'arrête.

LES DANSEURS. — Oh !... — Mais en quel honneur ?... — Qu'il est beau !... — Regardez donc, Marie ?...

Elle s'est retournée lentement sur son tabouret, le regarde venir.

LAFARGE, *à Marie.* — ...Pour toi... *(Il lui prend la taille, la force à se lever. Sans cesser de se regarder :)* Aména ! A ton tour. Fais-nous danser. Tant pis pour les fausses notes. Je veux une valse. Avec Marie.

ANNA, *voix perçante.* — Vivent les amoureux.

LAFARGE, *même jeu.* — Eh ! bien, tu t'y mets, oui ou non ?

AMÉNA, *aigre.* — Voilà ! Voilà ! Tu aurais pu, au moins, te montrer à Maman.

LAFARGE, *de même.* — Elle est couchée. Demain.

AMÉNA. — Ça lui aurait fait plaisir.

ANNA, *elle joue les fillettes et bat des mains.* — Monsieur Charles, vous êtes à peindre. Après celui de Mme Charles, je ferai votre portrait.

LAFARGE. — C'est ça. Nous t'attendons, Amena.

Aména va au piano, lèvres pincées.

AMÉNA. — Bon.

Elle frappe les touches rageusement.

DENIS, *à Anna.* — Puisque Madame a bien voulu me permettre... Mademoiselle Brun ?

ANNA, *minaudant.* — Oh ! monsieur Denis... Mais c'est une danse nouvelle... Je ne sais pas si je pourrai...

DENIS. — Venez donc. Bien entendu, nous ne pouvons songer à rivaliser... Voyez donc !

Ils se mettent à tourner. Déjà, Marie et Lafarge font deux tours de valse.

LAFARGE, *à Marie.* — Tu verras comme je te rendrai heureuse. Je ferai ce que tu voudras. On t'enviera. Tu m'écoutes, Marie ? Je ne suis pas si bête. Avec mon brevet, nous pourrons habiter Paris. Nous serons riches... Mais so... moi... *(Marie a une syncope. Lafarge à Amena:* Mais arrête donc, toi. Tu ne vois pas que Marie est malade. *(Il l'emporte...)* Clémentine ! Clémentine !

Elle accourt. Ils s'éloignent vers l'escalier.

DENIS. — Une réussite !

AMENA. — C'est une petite nature. Une Parisienne ! Elle ne supporte rien...

DENIS. — Ah ? Et quand elle est tombée de cheval, qu'une autre se serait rompu le crâne

LÉON. — Mais qu'est-ce que tu veux dire Elle s'est évanouie ou non ?

DENIS. — Devinez..

★

Chambre de Marie.

CLÉMENTINE. — Non, non, laissez-moi faire Monsieur... Si Monsieur voulait bien... Je voudrais délacer Madame. Quelques minutes seulement, monsieur... Je vous rappellerai...

LAFARGE. — Bon.

Il sort après un dernier regard vers le lit.

CLÉMENTINE. — Madame... Mademoiselle... Mademoiselle... *(Marie ouvre les yeux.)* Ah... Comment vous sentez-vous ? *(Elle lui tient le flacon de sels :)* Respirez encore... Il faisait trop chaud aussi en bas... Et ici, on glace. *(Elle se relève, lui porte vite un mantelet de fourrure blanche.)* Tenez... Etes-vous mieux ?

MARIE. — Clémentine !...

Elles se fixent, têtes rapprochées.

CLÉMENTINE. — Il est là... Il attend. *(Soupir de Marie.)* Mais je peux lui dire... *(Marie fait signe que non.)* Vous... vous voulez bien... qu'il vienne ?

Marie prend Clémentine par le cou, lui parle bas, joue contre joue.

MARIE. — Dix ans... Il faudra dix ans, Clémentine... Pendant dix ans, il faudra rester ici ne passer qu'un mois à Paris...

CLÉMENTINE. — Mademoiselle...

MARIE. — Mais j'exigerai qu'il me donne de l'argent... Je transformerai complètement cette ruine affreuse... Je pourrai recevoir mes parents, mes amis, sans honte... Dieu m'accordera une petite fille... Peut-être un petit garçon que j'élèverai à l'anglaise... qui apprendront le goût de la beauté, du rêve... Après ces dix ans nous aurons un honnête homme d'affaires, pas cet horrible Denis... Nous passerons six mois à Paris. Six mois au Glandier... Nous ferons des voyages... Je marierai ma fille... Mon fils sera

plomate... M. Lafarge député... J'essaierai de aimer... *(Elle se détourne de Clémentine, se jette violemment sur l'oreiller, en cachant on visage.)* Mais va donc le chercher... Va. *Clémentine va vers la porte lentement. Marie se redresse :)* Clémentine !... *(Clémentine se tourne.)* Va !

Lafarge entre.

LAFARGE. — Ma Marie ! Oh, que tu m'as fait eur. Clémentine me dit que tu vas mieux. ais tu vois comme il faut que tu fasses ttention, ma chatte. Que tu te soignes !

MARIE. — Ce n'est rien...

LAFARGE. — Il faudra consulter. Si, si. Je erai venir M. Bardon. Ou M. Massénat. C'est on estomac ma petite cane. Tu ne veux rien nanger. Au lieu de cela, tu galopes à cheval u risque de te rompre le cou.

MARIE, *toussant.* — J'ai soif.

LAFARGE. — Tu as la fièvre. Ah ! quel nalheur. Tout à l'heure, j'étais si heureux. ttends, je vais te donner...

MARIE. — Un peu d'eau, simplement.

LAFARGE, *il met tout en l'air sur le guéridon où se trouvent une carafe avec un verre et l'écritoire de Marie.* — Où est le sucre ? *(Il ouvre l'écritoire, remue les sachets pharmaceutiques. Marie s'est redressée. Elle regarde les sachets. Il en prend un.)* Et cette folie que u as de mêler toujours un médicament à ce ue tu bois, sans demander au docteur... Qu'est-e que c'est encore que ça, dans ces paquets ?

MARIE. — De la poudre de gomme. Cela me ait du bien. Laissez.

Il hausse les épaules, laisse retomber le couvercle de l'écritoire.

LAFARGE, *il apprête le verre d'eau sucrée et le lui apporte.* — Tiens ! Tu ne grossis pas. e te voudrais plus grasse... Et puis, tu lis trop. *(Il bouscule les livres sur le lit.)* En voilà-t'y es livres. Il y en a même sur le lit.

Il empoigne un livre. Elle se lève, le rejoint.

LAFARGE. — Après tout si cela t'amuse ! *Soudain violent :)* Marie !

Il enlève Marie dans ses bras et la jette sur le lit.

★

e Procès.

LE PRÉSIDENT. — Si je comprends bien, vous vez consenti à vos devoirs, Marie Cappelle ?

MARIE. — M. Lafarge était mon mari. Il n'aimait. Je n'ai pas voulu le décevoir...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Enfin ! Alors, pourquoi vez-vous menti ? Pourquoi avez-vous dit le ontraire à votre cousine Emma Pontier ? Une alheureuse enfant qui est devenue, il s'en st fallu de peu, votre complice, que vous avez, comme d'habitude, envoûtée... MM. les Jurés apprécieront.

LACHAUD, *debout.* — Décidément, certaines délicatesses échappent à l'Accusation. Je demande à la Cour de bien vouloir recevoir sans plus attendre, la déposition de Mlle Emma Pontier.

Il s'assied.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — C'est ce que j'allais demander.

LACHAUD. — Pour une fois, nous serons donc du même avis.

LE PRÉSIDENT, *à l'Huissier.* — Faites entrer Mlle Emma Pontier. *(L'Huissier sort et entre avec Emma. Une fille fragile et ravissante, d'une sensibilité de victime, chargée de voiles d'encre sur le modèle femelle des Lafarge.)* Vos nom, qualité, âge. Relevez votre voile, je vous prie.

EMMA, *relevant son voile.* — Emma Pontier. Dix-huit ans. Cousine du pauvre Charles.

LÉON, *sans daigner la regarder.* — Pardon ! Je tiens à déclarer, au nom de ma belle-mère et de toute la famille, que nous déclinons tout lien de parenté avec Mlle Pontier.

Emma baisse la tête.

LE PRÉSIDENT. — Expliquez-vous.

LÉON. — Mlle Pontier a voué à Marie Cappelle une amitié passionnée. Elle a même cherché à dérober à son profit des lettres à la Justice. Ainsi que de l'arsenic.

EMMA, *timidement.* — Ce n'est pas vrai, Léon.

LÉON. — Tais-toi ! Elle a comparu devant le conseil de famille. Mais son père, médecin militaire, aujourd'hui à Alger, l'a soutenue. D'ailleurs, elle s'est obstinée. Elle est allée jusqu'à attendre pendant des heures chaque jour, devant la porte de la prison, afin d'essayer de voir cette femme. Il a fallu que notre tante Panzini finisse par la recueillir.

EMMA, *proche des larmes.* — Léon...

LÉON. — Tais-toi ! Ce n'est pas tout. Pendant tout le temps de la maladie de mon frère, elle n'a pas cessé d'accourir chez nous, d'être avec elle, de la pouponner, de se laisser monter le cou contre nous autres. Du reste, elle venait aussi avant, pour l'accusée plus que pour sa tante. Et après le malheur, elle est restée avec elle toute seule dans la maison, lorsque nous sommes tous partis. Enfin, elle l'a accompagnée entre deux gendarmes, en croupe sur son cheval, à minuit, sous un torrent d'eau, et ça jusqu'à Brive. Un scandale. Elle a choisi. Chez nous, on est avec nous ou contre nous.

PAILLET, *debout.* — Voilà des propos bien peu fraternels, monsieur Buffière... Pourtant, ne m'a-t-on pas rapporté, ainsi qu'à mon confrère — et nous l'avons vu figurer à l'Instruction — que Mlle Emma Pontier, tout au long de la maladie de Lafarge, s'était montrée un ange de charité et de douceur ?

LACHAUD. — Elle a poussé le dévouement jusqu'à lui fermer les yeux.

LÉON. — C'était à ma belle-mère de le faire.

Emma éclate en sanglots.

PAILLET, *assis.* — Ne pleurez pas, mademoiselle.

Emma tente de se maîtriser. Marie la regarde avec tendresse.

LACHAUD, *debout.* — Les anges doivent avoir, en effet, un regard pur comme le vôtre. Ne pleurez pas. Voulez-vous nous dire qu'elle a été votre première impression lorsque vous avez connu Marie ?

EMMA. — Mon père avait une grande affection et une grande admiration pour elle. Il m'a emmenée au Glandier, pour que je lui sois présentée. Je l'ai aimée tout de suite. Je suis revenue souvent. Surtout au moment où mon cousin est parti pour Paris. Marie s'ennuyait. J'avais bien compris qu'elle n'était pas heureuse.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et puis, elle vous l'avait dit, sans doute ?

EMMA. — Oh, non ! Elle ne se plaignait pas. Mais je le sentais. Le pauvre Charles était très bon, mais il manquait... *(Les Lafarge la foudroient du regard.)* de certaines... enfin, il n'avait peut-être pas les raffinements auxquels était accoutumé ma cousine... Mais il l'aimait tant, qu'elle s'est mise à l'aimer aussi.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Vraiment ? Touchante candeur. Mais est-ce bien de la candeur ?

LACHAUD. — Rien de vous autorise à la suspecter, monsieur l'Avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Allez, allez, mademoiselle. Nous vous écoutons.

EMMA, *éperdue.* — Je vous demande pardon... Mais je ne sais plus ce que je disais.

Elle a un regard vers Marie.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Regardez le Jury, Emma Pontier. Après une apologie tendre de l'accusée et des critiques sur vos proches, vous nous racontiez combien vous étiez heureuse, auprès de votre chère Marie, pendant le séjour à Paris de ce pauvre Charles...

EMMA. — Oui. Mon père était absent, ma mère était morte. Je n'ai que des frères, alors je restais près d'elle. Elle m'apportait tant de consolations. Je lui racontais mes peines, mes désirs. Nous faisions de la musique. Elle me disait des vers. Je pleurais en l'écoutant...

★

La chambre de Lafarge. La nuit.

La pièce est seulement éclairée par le feu de bois dans la cheminée. De grandes ombres dansantes sur les murs, les personnages. Le reste est ténèbres. Le vent d'hiver souffle, remue les rideaux blancs transformation exigée par Marie. Cette même Marie, debout, près du piano forte, qu'on a remonté ici, est habillée en mariée de satin blanc, couronné d'oranger, voilée de tulle blanc, un bouquet de fleurs d'oranger en cire rond, entouré d'une collerette de papier d'argent dans ses gants blancs. Elle dit des vers de Lamartine, extraits des « Harmonies ». Emma, assise sur un morceau de tapis, dos au feu, la regarde passionnément.

MARIE

...Qu'est-ce donc que des jours pour vouloir
[que l'on pleure
Un soleil, un soleil, une heure et puis une
[heure
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit
Ce qu'une nous apporte, une autre nous
[l'enlève
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve
Voilà le jour et, déjà, c'est la nuit.

Un temps.

EMMA. — O Marie... Comme j'ai bien fait de vous supplier de mettre pour moi votre robe de mariée... Vous êtes belle... Vous ressemblez à ces ombres blanches qui glissent dans les ballades de Schubert...

MARIE. — Celles qui sortent de leur cercueil n'est-ce pas, pour revenir sur terre aimer encore et souffrir...

EMMA. — Vous êtes trop belle... Vous me faites peur... Ne parlez pas de mort, Marie. Rallumons la lampe...

Elle fait un mouvement pour se lever. Marie s'approche.

MARIE. — Donnez-moi la main. Le feu brille dans la cheminée. Je suis là. Ne craignez rien. *(Elle se regarde dans le miroir au-dessus de la cheminée. Emma s'appuie tendrement contre elle, la contemplant toujours.)* Oui... Voilà la mariée que je fus, Emma, le jour de mon malheur...

EMMA. — Marie... Mais vous aimez Charles ?

Une rafale de vent. Des chouettes hululent. Un aboiement du loup, très loin.

MARIE. — Ecoutez... Comme le vent se lève et gémit à travers les corridors délabrés. Comme ils se plaignent les oiseaux de nuit ! Comme ils hurlent, les loups dans les bois lointains...

EMMA. — Vous aimez Charles ?

MARIE. — Voulez-vous savoir ce que je lui écris ? *(Elle tire une lettre de son corsage.)* « Charles... Je t'aime... Je te le dis à travers tous les ciels, toutes les terres qui nous séparent. A travers le temps. *(Elle lit, mais bientôt elle laissera tomber le papier. Elle continuera sans lire.)* Et la mort... Charles, c'est toi que j'aime. Toi seul. Je te vois. Ta cape

bie flotte sur tes épaules. Le vent du soir onfle tes cheveux. Tu es beau. Tu m'attends. u respires à Paris pour moi. L'autre nuit, j'ai ris un plan. Sous ma lampe, du doigt, j'ai uivi les rues, les boulevards, les places. Je ai suivi, mon adoré, marchant et rêvant. J'ai ru que. par un miracle de Dieu, tu étais là. ue tu me pressais dans tes bras. Mais ma ampe s'est éteinte à l'aurore et j'ai retrouvé na solitude. J'ai pensé mourir. Je mourrai si u tardes encore... Adieu, ma vie. Adieu, mes mours. Adieu, mon âme. »

Elle s'est laissée tomber dans le fauteuil, près du feu. Elle pleure, la tête renversée sur le dossier.

EMMA. — Pourquoi pleurez-vous, Marie ? Je ne puis pas supporter de vous voir pleurer...

MARIE. — Chère petite âme !... Vous sortez toute sainte du couvent. Rien n'a sali encore la poésie de vos pensées. Vous ne vous êtes pas heurtée à la matérialité de la vie... Moi, je hais mon corps... C'est une prison... Vous aussi, un jour trop proche, ce corps vous deviendra ce poids épouvantable, ce dégoût... Emma, Emma, que je suis heureuse de vous avoir. Je désespérais...

EMMA. — Et moi, Marie. Moi. Mais je ne suis rien à côté de vous. Je vous admire tant. Vous ne saurez jamais ce que vous m'avez apporté...

MARIE. — Prenez garde. Ce que j'apporte ne rend pas heureux.

EMMA. — Si j'avais pu devenir religieuse. Mais je ne suis pas digne de Dieu... J'avais peur, Marie. Peur. Je suis destinée à devenir la première servante d'un mari quelconque.

MARIE, *elle la serre contre elle.* — Non. Pas vous.

EMMA, *posant sa tête sur les genoux de Marie.* — Et puis, vous êtes venue. Vous voilà. Vous voulez bien que je vienne vous voir, que je vous raconte mes peines de petite fille...

MARIE, *elle lui caresse les cheveux.* — Oui, Emma...

EMMA. — Tout ce qui m'étouffe...

MARIE. — Oui, Emma...

EMMA. — Vous me consolez de n'être que moi. Nous nous promenons dans les ruines. Nous lisons M. de Chateaubriand. Vous me dites des vers. Vous me faites de la musique. Vous chantez, Marie. Et je pleure en vous écoutant.

MARIE. — Nous sommes seules. Et c'est la nuit. Une nuit pleine de lune. Regardez comme les châtaigniers sont bleus. Il neige de la lune, Emma. Le jour ne viendra peut-être jamais...

EMMA. — Je suis si contente que ce pauvre Charles soit à Paris. J'en ai un peu honte. Il doit s'ennuyer tellement de vous...

MARIE. — Je suis toujours auprès de lui, Emma. Nous ne nous quittons jamais. Je lui ai fait un envoi. Et le 18 décembre, à minuit, il lira ma lettre, et nous goûterons ensemble aux gâteaux que je lui ai envoyés.

EMMA. — Vous avez toujours de si jolies idées !

MARIE. — Cela s'appelle un repas symbolique.

★

Le Procès.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Le repas symbolique ! Quelle romantique idée, en effet, Marie Cappelle. Le résultat ? — Au moins pour Lafarge. — Dans la nuit du 18 au 19 décembre,, votre mari vous obéit. Il mange à peine un morceau de ce fameux gâteau. Il manque en mourir. Qu'en dit l'accusée ?

MARIE. — C'est ma belle... C'est Mme Lafarge mère qui a fait, non un gâteau, mais plusieurs. Elle l'a mentionné dans une lettre qui les accompagnait. J'ai simplement confectionné l'envoi, y ajoutant de la musique que je voulais changer. Un modèle de soques. Et mon portrait, peint par Mlle Brun, à la demande de M. Lafarge.

LACHAUD. — Et cet envoi a eu lieu en présence de témoins. Dont Mlle Brun.

ANNA, *à Marie.* — Vous vous êtes tout de même absentée un moment. Pour chercher une petite boîte.

MARIE. — Je ne m'en souviens pas.

ANNA. — Moi, je m'en souviens.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et que pouvez donc contenir cette boîte ?

LACHAUD. — Mlle Anna Brun pourra sûrement vous répondre, car elle est la seule à l'avoir jamais vue.

ANNA. — Ben... moi... je ne sais pas... Elle avait tellement de boîtes dans son placard...

LACHAUD. — Marie Lafarge est de santé délicate, elle prenait des remèdes, de la poudre de gomme.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Nous voulons bien admettre que Marie Lafarge ait eu subitement l'idée de saupoudrer les gâteaux symboliques d'une certaine poudre, de gomme bien entendu, afin d'en améliorer la saveur... Mais cette poudre devait être douée d'un pouvoir magique, car ces choux ou casse-museaux se sont transformés en un gâteau. Oui, messieurs les Jurés, Madame Lafarge mère confectionne plusieurs gâteaux, Marie Lafarge prépare le paquet, et, à Paris, Charles Lafarge reçoit un seul gâteau, et le gâteau est une galette picarde de celles que cuisinait Clémentine, et dont Marie Cappelle avait apporté la recette.

PAILLET. — Mais qui ne lui est nullement personnelle. Il suffit pour s'en rendre compte d'entrer dans une pâtisserie. Nous remercions le Ministère public d'attirer l'attention de MM. les Jurés sur ce fait important et mystérieux : Marie Lafarge confectionne un envoi de plusieurs petits gâteaux, avec ou sans poudre de gomme, MAIS DEVANT DES TEMOINS. Et ce n'est pas l'envoi de Marie Lafarge que reçoit Charles Lafarge, à Paris. C'est donc qu'il y a eu substitution après que

Marie Lafarge ait fait le paquet, après qu'il eut quitté ses mains. Et nous savons que les mains sont nombreuses qui permettent à un colis d'aller du Glandier à Paris.

LACHAUD. — En effet. *(A Denis :)* Denis Barbier, dans ce même mois de décembre — et justement pendant l'absence de Lafarge — vous dites à l'accusée que vous devez vous rendre à Guéret pour acheter des fers. En réalité vous n'êtes pas à Guéret, mais à Paris. *(Trouble de Denis.)* Denis Barbier, étiez-vous à Paris ?

DENIS, *après une hésitation.* — Oui.

LACHAUD, *se rasseyant.* — MM. les Jurés apprécieront.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Je m'élève contre les insinuations de Me Lachaud. Si Denis Barbier était à Paris, c'est qu'il avait certainement des affaires à régler pour le compte de M. Lafarge.

LACHAUD, *debout.* — Des affaires, mais certainement. *(A Denis :)* Pourquoi avez-vous caché le but réel de votre voyage ?

DENIS. — Mme Charles me parlait si peu... Et puis, Monsieur m'avait défendu de le dire.

PAILLET, *assis.* — Même à madame Lafarge mère ?

DENIS. — Elle, c'était autre chose. Elle savait bien que j'étais utile.

LACHAUD. — Pour les faux ? Eh bien, Denis, vous ne répondez pas ?

DENIS. — Ce n'était pas des faux. Des faux comme ça, vous en aurez tant que vous voudrez pour cinq sous, d'un écrivain public. A chaque coin de rue. M. Lafarge n'en aurait jamais fait, entendez-vous ? J'ai signé des billets. Voilà tout.

LACHAUD. — Vous avez même écrit et signé des lettres. *(Il prend un papier.)* En voici une : de M. de Violaine, beau-frère de l'accusée, qui nie en être l'auteur.

DENIS. — Moi aussi. *(Tourné vers les Lafarge :)* Vous vous rendez compte...

Mme LAFARGE MÈRE. — Je me porte garant de l'honnêteté de Denis. Ainsi que toute ma famille. C'est lui qui m'a toujours soutenue. Qui m'a dit ce que je devais faire dans mes malheurs.

LACHAUD. — Forcer les secrétaires, madame ? Ouvrir un testament ? Violer le secret des lettres ?

LE PRÉSIDENT. — Maître Lachaud !

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Messieurs les Jurés apprécieront. Entre l'estime de madame Lafarge mère pour Denis...

LACHAUD. — Barbier. Et il y a eu un Denis Barbier, autrefois, marchand de liqueurs, rue Mouffetard, qui a eu des ennuis assez curieux avec la Police. Je signale cette recherche indispensable au Ministère public.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — ...et la haine que lui porte Marie Cappelle, voleuse et assassine, pour moi, mon choix est fait.

LACHAUD. — Je ne relève pas les termes injurieux que vous venez d'employer, monsieur l'Avocat général. Je me réserve d'y répondre pendant ma plaidoirie... Si je comprends bien, vous gardez toute votre indulgence pour les faussaires.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Apportez-en la preuve.

LACHAUD, *il brandit un papier.* — La voilà ! Une plainte de M. Roque, banquier à Brive, pour de fausses traites signées Barbier. Messieurs du Jury, si Marie Cappelle, le lendemain de la mort de Lafarge, n'avait pas remboursé sur sa dot, ces cinquante mille francs, la mémoire de son mari était déshonorée. Vivant il était passible du bagne. Oui, Messieurs les Jurés. Et c'est la veuve qu'on accuse. Qu'on ose traîner honteusement dans cette enceinte. C'est « la voleuse et l'assassine » du Ministère public qui a sauvé la famille Lafarge. La famille Lafarge qui la hait !

Mme LAFARGE MÈRE. — Nous ? Mais nous la chérissions comme notre enfant.

AMÉNA. — Je me serais jetée au feu pour elle.

LÉON. — Moi aussi.

AMÉNA. — Même cette pauvre Mlle Brun l'aimait. Et pourtant, Marie disait qu'elle lui avait fait un portrait qui ressemblait aux grosses figures joufflues qui sortent d'une corne d'abondance au-dessus des pâtissiers de la rue Saint-Denis.

ANNA. — Oui. Et elle ne m'a même pas payé mon portrait. J'ai eu beau réclamer. Je lui ai même écrit dans sa prison. Il faut bien que je le dise tout de même. Malgré les méchants qui me menacent.

LE PRÉSIDENT. — Des menaces ? Et de qui ? Et de quelle manière ?

ANNA, *geignant.* — Je suis bien malheureuse. Avant d'entrer, monsieur Buffière m'a fait remarquer que je traînais quelque chose sur mon châle. J'ai regardé. C'était une lettre anonyme qu'on avait attachée avec une épingle. « Si tu parles contre Marie, tu es morte. » J'en ai le sang tourné. Déjà que je suis malade depuis la mort de ce pauvre M. Charles. Que je vois toujours *(Elle tourne son doigt dans le vide.)* ... quand elle a versé... Tandis que Mlle Pontier, elle, on la demande en mariage. Jusqu'à un Anglais de Londres. Moi, on m'écrit pour me poignarder. Et si...

LE PRÉSIDENT. — Bien ! Bien ! Quoi que je déplore de pareils agissements, je tiens à rassurer le témoin. Mois aussi, je reçois des lettres de menaces.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Et moi de même.

LE PRÉSIDENT. — Passons.

LACHAUD. — Pas si vite, si la Cour le permet. J'admire cette unanimité dans l'affection que manifeste aujourd'hui pour Marie la famille Lafarge tout entière. *(A Emma Pontier.)* Mademoiselle Pontier, Mme Lafarge mère, ici présente, n'a-t-elle pas été contrariée — pour ne pas dire plus — par la tendresse...

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Excessive.

LACHAUD. — ...que vous témoigniez à votre

uvelle cousine ? Relevez la tête, mon enfant. ites la vérité.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Il faudrait l'obliger à il dire.

EMMA. — Ma tante m'a parue peinée, en ffet.

LACHAUD. — C'est tout ?

EMMA. — Non... Elle a tenté de me détacher e Marie...

LACHAUD. — Comment ?

EMMA, *sous le regard terrible de tous les afarge.* — Ma tante m'a raconté la lettre du 5 août. Toutes les scènes qui avaient suivies. es menaces. Mais j'ai bien compris que Marie ivait fait cela sous le coup du désespoir. Qu'elle nventait. Ce qui m'a fait mal, un moment, c'est u'elle m'a dit aussi que Marie avait de l'amour our un jeune homme, qu'elle l'avait vu à zerche et au Glandier. Qu'il rôdait autour de a maison tous les soirs et que c'était pour cela u'on lachait les chiens. Marie a vu que j'étais oute triste. Alors, elle m'a tout raconté d'elle-même et j'ai bien senti que ma tante avait tout mêlé pour que je ne l'aime plus.

Indignation des Lafarge. Mouchoirs.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Comme c'est simple. Et, naturellement, c'est l'étrangère et non votre parente que vous avez crue, Emma Pontier ?

EMMA. — Marie ne m'a jamais trompée.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Même quand elle vous lisait les lettres qu'elle adressait à son mari, pendant ces romanesques nuits, un peu énervantes pour une honnête jeune fille ? Pauvre enfant ! Mais, devant vous, ce n'est pas à Charles Lafarge qu'elle s'adressait, au misérable Lafarge courant à Paris les banques et les banquiers pour la rendre heureuse. Mais à ce Charles, au bel inconnu, à son amant.

MARIE, *dressée.* — Je n'ai jamais eu d'amant.

Paillet et Lachaud se lèvent, la font asseoir, lui parlent. Coup de tonnerre. La pluie se met à tomber.

L'HUISSIER. — Monsieur le Président, peut-on fermer les fenêtres ? La pluie va tout inonder.

LE PRÉSIDENT. — Oui. Et allumez les lampes. *(Pendant un moment l'huissier ferme les fenêtres, tire les rideaux, allume les lampes Carcel à abat-jour vert placées devant le Tribunal, l'Avocat général, la Défense, avec un bruit de chaîne et de mécanique remontée.)* Madame Lafarge mère, voulez-vous venir à la barre... Madame, rassemblez votre courage. La Cour a besoin d'entendre de votre bouche le récit de la mort de Charles Lafarge.

Une fois encore, les Lafarge se rapprochent, font bloc. Emma reste isolée.

Mme LAFARGE MÈRE. — Le jour où il est revenu de Paris, je l'ai guetté toute la matinée. A l'aube, il avait traversé la rivière, franchi les murs du cloître. Tout ça, pour entrer dans sa chambre, d'abord, sans passer par l'avenue et me rencontrer. Ce n'est qu'à midi qu'il est sorti de chez elle et qu'il m'a embrassée. Parce qu'elle le lui a permis. Je l'ai trouvé souffrant, tout pâle. J'ai eu bien de la peine. Tout de suite, il s'est mis au lit. — « Ah ! ce Paris — je lui disais — voilà comment il nous rend nos garçons. »

★

La chambre de Lafarge.

On voit Charles couché dans le lit de Marie. A son chevet, séparées, Mme Lafarge mère et Marie.

LAFARGE. — Pauvre mère ! Si j'étais resté là-bas, je n'existerais plus. Mais tu as vu ? J'ai mon brevet. Si je ne m'étais pas fait cette satanée foulure en descendant de la diligence... Et puis, ce mal de gorge que je traîne... tout irait bien. *(A Marie :)* Il faut te reposer, ma petite cane. Je ne veux pas que tu veilles, entends-tu ? Tu as mauvaise mine. Voilà trois nuits que tu es sur pied. *(A sa mère :)* Tu n'es pas là, toi, maman. Tu ne sais pas comme elle me soigne. Comme elle m'aime. Ah ! elle me rend bien heureux. Embrasse-la pour la remercier.

Mme LAFARGE MÈRE, *elle ne bouge pas.* — Moi aussi je te soignerais. Mais Marie ne veut pas me laisser faire. Elle me renvoie de ta chambre. Je suis ta mère. C'est mon droit. *(A Marie :)* Que ça vous plaise ou non, je resterai.

MARIE. — Mère ! Pourquoi dites-vous que je vous chasse de la chambre ? Ce n'est pas vrai.

Mme LAFARGE MÈRE. — Pas vrai ? Si, vous me chassez ! Vous me chassez !

MARIE. — Madame ! Je vous demande seulement de vous reposer, et de laisser reposer mon mari. L'autre soir, Aména s'est jetée sur lui comme une folle en poussant des cris. Toute la famille entoure son lit, parle, sanglote. Tout cela pour une simple angine. Si vous craignez que je l'accapare pour lui parler intérêts, vous vous trompez bien. Une telle pensée me ferait horreur. Je ne suis pas, MOI, une femme d'argent. Dès qu'il ira mieux, je m'en irai, soyez tranquille. Je vous laisserai tous dans votre château-ruine.

LAFARGE. — Marie... Je ne veux pas que tu partes. Entends-tu, Marie ?

Mme LAFARGE MÈRE, *redressée.* — Et comment le soignez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette gomme que vous ajoutez à ses panades ? Comment osez-vous le faire en dehors de ce qu'a dit le docteur ? Ça le brûle. A moi, il s'en plaint. Il ne faut pas croire qu'il vous dit tout.

MARIE, *elle prend un verre.* — Vous m'avez vue préparer cette potion ?

Mme LAFARGE MÈRE. — Oui.

MARIE. — Je la bois. Etes-vous satisfaite ?

Elle a bu, mais elle a versé auparavant beaucoup d'eau dans le verre.

LAFARGE. — Maman ! Tu me fais mal. Va-t'en.

MARIE. — Vous voyez ! *(A Lafarge :)* Charles, mon ami, calmez-vous. Je suis là.

Mme LAFARGE MÈRE. — C'est bon... Mais rends garde. Un jour, tu me rappelleras. Et e sera trop tard.

Elle sort en sanglotant. Très calme, Marie arrange l'oreiller du malade, lui caresse le front, va vers la commode, ouvre le premier tiroir et, avec une petite cuillère, prend de la poudre dans un petit pot. Elle remet le petit pot dans le tiroir, le referme, met le contenu de la cuillère dans un nouveau verre et y verse une potion renfermée dans une fiole. Elle apporte le verre à Lafarge, l'aide à se redresser un peu, une main sous sa nuque, le verre porté jusqu'à sa bouche.

LAFARGE. — Marie ? Est-ce vrai que je vais mourir, Marie ?

MARIE. — Mais non, Charles. Me verriez-vous si calme si vous étiez vraiment malade ? Tenez, buvez votre potion... Si monsieur Bardon ne vous guérit pas — je n'aime pas M. Bardon, c'est un bon ami, mais un mauvais médecin — souvenez-vous, quand j'ai été à la mort et que j'ai fait mon testament, il a osé vous dire que je n'avais eu qu'un malaise. — Oui, s'il ne vous guérit pas... — buvez, Charles, pour me faire plaisir. — Là, c'est bien — nous ferons venir M. Serregal. *(Elle revient à la commode, examine la cuillère, l'essuie soigneusement, va laver le verre dans le recoin à godet sur un seau, et revient, le verre net, le poser sur la table à côté du lit.)* ...Ou votre oncle Fleyniat. Mais tout cela ne sera pas nécessaire, vous guérirez.

LAFARGE. — Oui... Je guérirai... Il faut que je guérisse, puisque tu m'aimes maintenant... Viens là, près de moi, donne-moi ta main. Je voudrais te dire quelque chose. *(Elle s'assied sur le lit.)* Tu vas m'en vouloir...

MARIE. — Moi ? Pourquoi ?

LAFARGE. — ...Les diamants, tu sais ?...

MARIE, *les lèvres serrées.* — Quels diamants ?

LAFARGE. — Ceux que ta tante de Toulouse t'a laissés...

MARIE. — Je vous ai déjà dit que je devais garder la chose secrète. C'est un legs qui ne doit pas être su de ma famille, qui pourrait s'en montrer jalouse.

LAFARGE — ...Justement...

MARIE. — Quoi ? Vous n'en avez pas parlé à Paris, j'espère ?

LAFARGE. — Non. Tu penses bien. C'est... ici...

MARIE. — A qui ?

LAFARGE. — A ma mère. A Aména. *(Elle a un mouvement.)* Pour te faire bien voir. Elles disaient je ne sais quoi, des bêtises. J'avais à couper une feuille de verre, tu te rappelles, pour la fenêtre qui avait un carreau cassé. J'ai pris ta boîte, où tu les as mis. Et je les leur ai montrés. Tu penses si elles ont été ébahies. Elles ont été seulement étonnées que de beaux diamants soient tout démontés. Ma moi, j'ai été bien content.

MARIE. — C'est tout ? Il n'y a qu'à... elle que vous l'avez dit ?

LAFARGE. — ...Non... aussi à un marchand fer qui est venu hier... Tu comprends... Dan les affaires... Il faut se faire valoir un peu *(Elle s'est levée, va à la fenêtre, appuie so front sur les carreaux.)* Tu es fâchée, Marie ? Marie ?...

MARIE, *sans se retourner.* — ... Mais non.

LAFARGE. — Si. Tu es fâchée. Tu es si bonn tu ne veux pas me le montrer.

MARIE, *elle se retourne lentement.* — Charle vous allez me faire une promesse. Mais celle- jurez-moi que vous la tiendrez. Il y va d l'honneur d'une amie.

LAFARGE. — D'une amie ? Qui donc ?

MARIE. — Jurez que vous ne répéterez jama ce que je vais vous dire.

LAFARGE. — Je le jure. Mais parle vite.

MARIE. — J'avais une amie : Marie d Nicolaï. Avant son mariage, elle a eu un intrigue avec un jeune homme. Quand elle s'e mariée il l'a menacée de tout dévoiler à so époux si elle ne lui donnait pas une gross somme d'argent.

LAFARGE. — Et alors ?

MARIE. — Et alors, il a bien fallu trouve cette somme. Toutes les deux nous avon arraché les diamants de sa rivière et nou avons fait disparaître la monture. On l'a cru volée par un domestique. C'est une partie d diamants que vous connaissez. Elle me les donnés. En dépôt. *(Lafarge veut parler.)* J vous en prie, ne me dites plus rien.

LAFARGE. — Bon ! Mais... *(Mouvement a Marie.)* Bon. Bon. Mais tout de même, tu voi ma cane, ces femmes du monde... Avec to bon cœur tu as été bien imprudente... M Marie. Que je t'aime. Mais il me semble que t n'es plus avec moi comme tu étais. Si... depu que je suis revenu de là-bas... et que je n' pas réussi...

MARIE. — Je vous ai dit que cela ne faisa rien.

LAFARGE. — Mais tu m'avais fait jurer de n pas rentrer avant. Seulement, je n'en pouva plus. Mon petit amour ! Ma beauté ! Si t savais ce que j'ai été malheureux. J'ai v vingt-trois banquiers, aucun n'a voulu m prêter un sou. Tu as eu beau écrire et m recommander à tous tes parents et à tes ami Ce n'est pas la même chose que chez nous les gens sont aimables d'abord, mais si t reviens, ils deviennent froids. Et puis, je n sais pas, mais peut-être as-tu trop raconté no projets et comme nous pensions nous install à Paris...

MARIE. — Comment ?

LAFARGE. — Oui. Cela a eu l'air de les déplaire... Ils nous trouvent trop d'ambitio vois-tu, et surtout pas assez d'argent... Il faud être raisonnable, rester au Glandier toute not

e. *(Elle ferme les yeux.)* Et ma foi... *(Il tente rire, un pauvre rire suppliant.)* On n'y est as si mal, avoue, à présent que tu arranges ut à ton idée. Nous aurons des enfants, ma hatte, et ils vivront ici à leur tour, comme des raves hommes et des braves femmes, heureux, odestes et s'aimant bien, comme nous nous mons... *(Un petit temps.)* Pardonne-moi. Mais ne pouvais plus garder tout cela sur le cœur. suis vraiment fatigué, ma biche... *(Une lainte.)* Oh...

MARIE, *revenant à lui.* — Vous souffrez ?

LAFARGE. — Oui... *(Nouvelle plainte.)* Ah... e sont ces... crampes, ces... brûlures tout à oup... J'ai froid...

MARIE, *remontant les couvertures.* — Je vais onner pour que l'on mette du bois dans le feu.

Elle veut s'éloigner.

LAFARGE. — Non... Reste... J'ai moins mal uand tu es là... Embrasse-moi... *(Elle hésite, uis obéit.)* Tu ne me laisserais pas mourir, n'est-ce pas, Marie ? Appelle tous les docteurs. Appelle-les. Ah ! ça va mieux... Non... Maintenant, j'ai trop chaud... Donne-moi à boire... Quand même, il faudra qu'ils viennent les docteurs...

Elle lui tend un autre verre d'eau, après l'avoir préparé comme le premier. Depuis quelques secondes, la porte s'est ouverte sans bruit. Anna Brun est là et fixe Marie, les yeux béants.

MARIE. — Ah, c'est vous, mademoiselle ? Je ne vous avais pas entendue entrer.

ANNA. — J'ai frappé... Mais la porte était entr'ouverte...

MARIE. — Vous venez me remplacer ? Merci. C'est très aimable à vous. Mais je désire rester un moment encore.

LAFARGE, *voix endormie.* — ...Marie...

MARIE. — Mais oui, Charles. Je suis là. *(A Anna Brun :)* Il a été un peu agité. Je lui ai donné sa potion et il va dormir. Merci beaucoup, mademoiselle.

Anna sort.

LAFARGE, *de même.* — Non... Je ne peux pas... dormir... Joue-moi quelque chose... La valse, tu sais... Ma valse... Tu avais des bruyères... dans les cheveux.

MARIE. — Après, vous dormirez ? C'est promis ?

LAFARGE, *de même.* — O... oui... *(Il geint, se retourne.)* Oh...

Marie va au piano-forte, s'installe. Elle joue la valse.

★

Le Procès.

Un jeune homme à favoris, la parole tranchante et brève, redingote noire, haut col, cravate, est à la barre.

LESPINASSE. — Jules Lespinasse. Trente et un ans. Médecin à Lubersac... Le 15 janvier de cette année 1840, à minuit, je fus réveillé en sursaut par ma domestique. On venait me chercher pour donner des secours à un malade. Je fis monter. Un homme couvert d'un grand manteau, les bords de son chapeau rabattus sur la figure fut introduit. Il se pencha à mon oreille et me dit (j'ai su depuis que c'était un nommé Denis) que M. Lafarge était très malade et qu'on soupçonnait le poison. J'ai dit : « Quel poison ? » et il m'a répondu : « L'arsenic ».

LE PRÉSIDENT. — Docteur, voulez-vous vous tourner davantage vers le Jury ? Ces Messieurs vous voient mal. Continuez.

LESPINASSE, *il obéit.* — Je fis prendre des remèdes. A une heure, nous partîmes par les chemins les plus mauvais. Il pleuvait à torrents. En marchant, je demandais à Denis quelques détails et il me fit des insinuations qui m'embarrassèrent, les attribuant à la malignité. Il me dit que Mme Lafarge lui avait demandé plusieurs fois de lui apporter de la mort-aux-rats. Je gardai le silence. Au Glandier, il me prit la main pour me guider dans un escalier sans lumière. J'entrai ainsi dans la chambre où était couché M. Lafarge. Autour de son lit, toute la famille était réunie. Je fis prendre au malade du protoxide de fer. Il se plaignait que cela le brûlait.

PAILLET. — Il n'y avait donc pas que les tisanes ou l'eau fraîche que lui donnait sa femme !

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — La Défense oublie volontairement que l'accusée y ajoutait quelque chose : une certaine poudre blanche qui lui coulait trop facilement des doigts...

LACHAUD. — Et qu'elle jetait sans se cacher. *(Il se lève.)* Docteur, le protoxide de fer, contient-il de l'arsenic ?

LESPINASSE. — A faible dose.

LACHAUD. — Mais il en contient. Comme tous les produits employés à la forge. Et si l'on vous avait dit, docteur, que Lafarge s'était suicidé, qu'auriez-vous pensé ?

LESPINASSE. — Rien. Un médecin n'est pas un confesseur, que je sache.

LACHAUD. — Allons, docteur, vous êtes du pays. Et comme tout le pays vous n'êtes pas sans ignorer que Lafarge faisait de très mauvaises affaires. Qu'il était près de la faillite. *(A Denis :)* N'est-ce pas, Denis Barbier ?

DENIS. — Jamais de la vie.

LESPINASSE, *figé, il tapote son haut-de-forme.* — Je n'ai pas à répondre à de telles questions.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Docteur. Votre haute valeur nous est connue. Avez-vous vu l'accusé, cette nuit-là ?

LESPINASSE. — Je venais de quitter la chambre du malade Mme Marie Lafarge me raccompagnait...

★

Salon.

Lespinasse est debout, devant le feu. Il y présente ses mains, les frotte l'une contre l'autre. Une bougie dans son candélabre sur la cheminée. Pas d'autre éclairage. On entend la pluie tomber par rafales.

MARIE. — Je vous suis très reconnaissante, docteur, d'avoir bien voulu, avant tant d'empressement, braver la nuit et le froid pour soulager les souffrances de mon cher mari et nos inquiétudes. Comment le trouvez-vous ?

LESPINASSE, *que ce ton mondain, inhabituel, agace.* — Assez mal, madame. Je le crois atteint d'une gastro-entérite. C'est une maladie longue et pénible, mais pour laquelle un danger présent n'est pas à craindre.

MARIE. — Ah ! vous me rassurez. Mais asseyez-vous donc, docteur. Vous n'allez pas repartir tout de suite par un temps pareil.

Il s'assied dans l'autre fauteuil, de l'autre côté de la cheminée, face à elle. Un temps. Les flammes jouent sur leurs figures qui s'observent.

LESPINASSE. — Comment trouvez-vous le Limousin, madame ? Ne vous ennuyez-vous pas au Glandier ? Notre pays est fort sauvage et vous êtes Parisienne, je crois.

MARIE. — Je ne m'ennuie jamais. Et votre Limousin est très beau. Je monte beaucoup à cheval et je ne connais rien de plus évocateur et de plus royal que vos forêts de hêtres pourpres et de châtaigniers à l'automne.

LESPINASSE. — Ah ! vous montez ?...

MARIE. — Une jument grise comme un nuage. Un cadeau de M. Lafarge. Elle a quatre ans, une encolure élégante, des pieds de gazelle, un caractère capricieux, original et, par-dessus tout, indépendant. Nos goûts sont les mêmes. Elle ne supporte que le galop, la liberté. Mais une seule caresse la fait obéir. Je l'appelle Arabaska.

LESPINASSE. — Soyez prudente. Nos chemins sont dangereux.

MARIE, *mélancolique.* — Oh ! je ne crains pas la mort.

Un petit temps. La famille a descendu l'escalier et écoute dans l'ombre. Aména se détache du groupe.

AMENA, *doucereuse.* — Marie, vous êtes pâle. La maladie de mon frère peut être longue. M. Lespinasse vous l'a dit. Vous aurez besoin de vos forces. Allez vous reposer. Cette nuit, c'est nous qui veillerons.

MARIE. — S'il était nécessaire, vous m'appelleriez ?

AMENA. — Bien entendu. Bonsoir, ma chère sœur.

MARIE. — Bonsoir. Encore merci, docteur.

Elle s'en va. Tous la suivent des yeux. La porte se referme. Et, d'un seul mouvement, ils sont autour de Lespinasse, présent debout, lorsqu'il a salué départ de Marie.

Mme LAFARGE MÈRE. — Maintenant, nou sommes seuls. Que pensez-vous, docteur ?

LESPINASSE. — J'avoue, madame, que j trouve la maladie très grave.

Mme LAFARGE MÈRE. — La maladie ? Den ne vous a donc rien dit ?

LESPINASSE. — Il m'a parlé d'empoison nement.

AMÉNA. — La malheureuse ! C'est elle qu l'a empoisonné.

LESPINASSE. — Madame ! N'avancez pas légèrement une telle accusation.

AMÉNA. — Si légèrement ! Maman !

Mme LAFARGE MÈRE, *elle lui tend un bol.* — Regardez ceci, docteur. C'est un reste de lai de-poule que j'ai gardé. Mlle Anna Brun *(Anna Brun fait une petite révérence)* y a vu ma br y jeter une poudre blanche.

ANNA. — Oui. Elle l'a prise dans son sou main. Dans un papier bleu.

Mme LAFARGE MÈRE. — Une autre fois, ell l'a vue encore en prendre une pincée dans c petit pot. *(Elle ouvre la commode, le désigne.* Celui-là, dans cette commode. Et en mettr dans un verre d'eau.

ANNA, *tournant son petit doigt.* — Elle l' tourné comme ça.

AMÉNA. — Ah ! mon Dieu ! Et moi, l'autr soir, je lui ai pris la potion des mains et j l'ai donnée à mon frère. Charles ! Charles !

Mme LAFARGE MÈRE. — Tais-toi. Elle va nou entendre. *(A Mlle Brun :)* Anna, donnez don au docteur la pincée de poudre que vous ave prise dans ce petit pot, pendant son absenc *(Anna Brun tire de son corset un petit papie et le tend à Lespinasse.)* Eh bien, docteur ?

LESPINASSE. — Donnez-moi une plum *(Aména cherche sur la table de Marie, pren sa plume d'oie et la lui donne. Le médeci dépose un peu de poudre sur les barbes de l plume, s'agenouille devant le feu et la jett dedans. Il hume. Têtes rapprochées, penchée sur lui, les trois femmes, Buffière, Denis, l regardent faire.)* Ah ! Ah !

TOUS. — Quoi ?

LESPINASSE. — Cette odeur d'ail... C'est celle de l'arsenic...

★

Le Procès.

MARIE. — C'est faux, monsieur le Président C'est faux ! Jamais je n'ai mis dans les remède de mon mari autre chose que de la poudre d gomme. Jamais je n'ai eu en ma possession d l'arsenic, sinon pour en faire immédiatemen des mixtures pour les rats.

LE PRÉSIDENT. — De l'arsenic ? Pour le rats ?

MARIE. — Mes robes en étaient dévorées. Mo

hazone aussi. Il y en avait une quantité reuse au Glandier.

Mme Lafarge mère. — Jamais, je n'en ai vu. néna ?

Aména. — Non, maman.

Marie. — Madame ! Vous m'avez dit vous-même qu'ils avaient mordu un de vos enfants berceau.

Mme Lafarge mère. — Autrefois ! J'ai bien aussi le moine bourru, avant la mort de on pauvre homme.

Lachaud, *debout.* — Votre mari ? Qu'on a mpoisonné, n'est-ce pas ?

Mme Lafarge mère. — Dans un banquet, oui. vec un morceau de nougat.

Lachaud. — Je regrette. *(Il prend un apier.)* La déposition de votre propre frère . Raymond Pontier, vous contredit, madame. . Pouch-Lafarge est mort d'un volvulus.

Mme Lafarge mère. — Ce n'est pas vrai. Il vait des ennemis, des jaloux, comme mon auvre Charles.

Lachaud. — Et pourtant, votre mari, lui, 'est pas allé à Paris comme votre fils ? Et il 'a pas mangé de ce fameux et hypothétique âteau, soi-disant envoyé par Marie Cappelle ?

L'Avocat général. — Hypothétique ? Il n'a té hélas, que trop réel. Messieurs les Jurés, appelez-vous qu'à la suite de l'ingestion d'un eul fragment de « l'hypothétique » gâteau, afarge est tombé malade.

Paillet, *debout.* — Ce n'est pas là que réside a cause de la maladie de Charles Lafarge.

L'Avocat général. — Et où réside-t-elle, à otre avis ?

Paillet. — Je suis navré d'avoir à le rappeler devant Mme Lafarge mère, mais sous une pparence de santé, Lafarge était épileptique.

Mme Lafarge mère. — Mon Charles ! Il 'avait jamais rien. Aména ? Denis ? Léon ?

Les trois. — Jamais !

Paillet. — De plus, — et Denis ne l'ignore as — il était atteint d'une autre maladie très aractérisée et qui exige le mercure... mélangé le pommade à base d'arsenic.

Mme Lafarge mère. — Mon garçon ! C'est ne infamie.

Murmures.

Le Président. — Je vais ordonner le huis-los, maître.

Paillet. — J'ai tout dit.

L'Avocat général. — Tout ceci n'infirme en ien le fait que Marie Lafarge fait une énorme onsommation d'arsenir. Marie Lafarge arrive u Glandier, et la chasse à l'arsenic commence ans toute la région.

Lachaud. — Et c'est Denis Barbier qui s'en harge...

Le Président. — Denis Barbier, quand me Charles Lafarge vous a-t-elle demandé de ui procurer de l'arsenic ?

Denis. — Le 12 décembre déjà elle m'en a ait acheter trente-deux grammes à Uzerches, 'est sur le livre d'Eyssartier, le pharmacien. Le 5 janvier, Eyssartier a encore reçu d'elle une nouvelle demande de quatre grammes. Une heure après, elle réclame encore quatre grammes, avec une ordonnance du docteur Bardon. Eyssartier a cru à une erreur, et il n'a pas livré. Alors, le 8, elle m'a envoyé encore une fois, et j'ai rapporté soixante-quatre grammes d'arsenic pour vingt sous.

L'Avocat général. — Je demande à la Cour que l'on rappelle Clémentine Servat. Messieurs les Jurés, vous n'oublierez pas que l'accusée a remis elle-même de l'arsenic à cette si dévouée femme de chambre.

Lachaud. — Mais Denis lui-même a remis à Marie Cappelle de l'arsenic en présence de Lafarge couché, monsieur l'Avocat général. Et c'est Lafarge qui a pris le paquet de soixante-quatre grammes et l'a remis à son tour...

L'Avocat général. — A Clémentine.

Clémentine est entrée.

Marie. — Clémentine, rappelez-vous. Qu'avez-vous fait du paquet d'arsenic que M. Lafarge vous a donné, alors qu'il était déjà malade, pour faire une pâtée pour les rats ?

Clémentine. — Attendez, madame, attendez... Heu... Ah, oui ; oh ! j'ai été si bête... Mais aussi, vous m'aviez fait trop peur avec ce sale arsenic... Je ne voulais pas y toucher. Je ne vous ai rien dit, mais je l'ai mis dans un vieux chapeau de Monsieur, aux débarras. C'est ce paquet-là que le petit Alfred a trouvé par terre et, qu'aussi bête que moi, il a été enterrer dans le jardin. Et voilà qu'on l'a déterré, et que, maintenant, on lui dit que c'est une preuve contre vous. Et qu'il vous fera monter à l'échafaud. Et je veux mourir.

L'Avocat général. — Or, que se passe-t-il, messieurs les Jurés ? Que contient ce paquet qui porte le mot « Arsenic » ? Ecoutez-moi bien. Ce paquet ouvert, son contenu analysé n'est plus que du bicarbonate de soude. Comme les pâtées antérieures pour les rats, retrouvées et analysées à leur tour. Et que lesdits rongeurs ont dédaignés, et pour cause... *(A Marie :)* Qu'avez-vous fait de l'arsenic, Marie Cappelle ? Répondez.

Le Président. — Comment expliquez-vous ceci, accusée ?

Marie. — Monsieur le Président... Si je pouvais l'expliquer, je ne serais pas ici...

Elle pleure.

Lachaud, *debout.* — L'explication ? Mais Marie ne peut vous la donner parce que, justement elle ne la connaît pas, MM. les Jurés. Et c'est une preuve de plus, s'il était nécessaire, de son innocence. Car si elle était coupable, elle trouverait une explication. Une explication que je vais vous donner. Pourquoi n'y aurait-il pas substitution ? On remet effectivement des paquets de poudre blanche à Marie Lafarge et pourquoi ces paquets ne contiendraient-ils pas, déjà, du bicarbonate de soude ? Les paquets d'arsenic passent souvent entre les mains de

Denis Barbier, que nous félicitons pour son extraordinaire mémoire... Denis Barbier, combien de temps avez-vous gardé ces soixante-quatre grammes d'arsenic avant de les remettre à l'accusée ?

DENIS. — Je ne sais pas, moi... Un jour...

LACHAUD. — Deux jours ! Et c'est vous qui courez Tulle en ce moment, comme vous avez couru le pays au moment de la mort de Lafarge, criant qu'à présent il faudrait compter avec vous, que vous étiez le maître. Que « la Cappelle » avait empoisonné son mari et que vous voudriez la voir coupée en morceaux.

DENIS. — Je n'ai jamais dit ça.

LACHAUD. — Nous avons des témoins.

DENIS. — Et après ? Même si je l'avais dit ? Moi, j'aimais mon maître.

LACHAUD. — Et vous haïssiez Marie Cappelle. Marie Cappelle qui, à cause de vos familiarités répugnantes, vous avait interdit son salon.

DENIS. — Son salon ! Je m'en f... bien de son salon. Et d'elle avec.

PAILLET, *debout.* — Denis Barbier ! Avant le départ de Marie Cappelle pour la prison, vous étiez seul avec elle au Glandier, comme gardien des scellés, toute la famille Lafarge l'ayant abandonnée après l'enterrement. Et vous lui avez proposé de l'argent et de l'accompagner dans sa fuite à l'étranger. Elle a refusé.

DENIS, *au jury.* — Y a pas un mot de vrai. Vous pensez ! Ma femme est autrement roulée que celle-là. Et une empoisonneuse, en plus ? Merci bien.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Je plains le témoin. On n'a jamais soumis un honnête homme à un tel assaut.

LACHAUD. — Un honnête homme ?... Monsieur le Président, nous exigeons un complément d'information contre le témoin faussaire Denis Barbier.

Il s'assied.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Qui a tué Lafarge ? Denis, n'est-ce pas ? Mais dites-le donc, Marie Cappelle ?

Un temps.

MARIE. — J'ai trop souffert pour accuser personne.

Un temps. Murmures. Un dessinateur se glisse à ce moment près du box de Marie et prend des croquis.

LE PRÉSIDENT. — Huissier. Faites entrer M. Orfila.

Orfila paraît, glacial, trois petites assiettes à la main.

ORFILA. — J'ai l'honneur de faire connaître à la Cour le résultat de mes travaux. Malgré les précédentes expertises, dont les résultats ont été nuls, par faute d'erreur dans l'appareil de Marsh, je démontrerai : qu'il existe de l'arsenic dans le corps de Lafarge. Que cet arsenic ne provient pas des réactifs avec lesquels, mes confrères et moi, nous avons opéré, ni de la terre qui entourait le cercueil. Que l'arsenic retiré par nous ne vient pas de cette portion arsenicale qui existe naturellement dans le corps de l'homme. Enfin, que les taches brunes et miroitantes que vous trouverez sur ces assiettes sont bien des taches d'arsenic.

LACHAUD. — Nous ne voulons pas mettre en doute la haute autorité de M. Orfila, mais pourrait-il nous expliquer pourquoi, par deux fois les expertises précédentes ont démontré qu'il n'y avait pas d'arsenic dans le corps de Lafarge ?

ORFILA. — Il ne m'appartient pas de juger des expertises auxquelles je n'ai pas participé. Toutefois, je tiens à préciser que l'appareil de Marsh est un appareil d'un maniement très délicat, ce qui peut, parfois entraîner des erreurs.

LACHAUD. — M. Orfila peut-il préciser quelle est la quantité totale d'arsenir recueilli ?

ORFILA. — Un demi-milligramme.

LACHAUD. — Un demi-milligramme ! Nous nous excusons de notre surprise, mais ce sont d'énormes quantités de poison que l'on accuse Marie Lafarge d'avoir administrées à son mari. Un demi-milligramme, malgré l'appareil de Marsh et toute la science de M. Orfila !

ORFILA. — Cette quantité d'arsenic a été extraite des seules matières soumises à mon expertise. Et il faut compter avec la perte des matières expérimentées auparavant.

L'AVOCAT GÉNÉRAL. — Ce qui veut dire que le corps de Lafarge devait en contenir beaucoup plus ?

ORFILA. — Certainement.

LACHAUD. — Peut-être... Mais combien M. Orfila peut-il apporter une précision à ce sujet ?

ORFILA. — J'outrepasserais mes fonctions en répondant d'une façon précise à cette question. Je ne peux que constater et affirmer le résultat de mes expériences sur les matières qui ont été mises à ma disposition.

LACHAUD. — Merci.

Orfila passe les trois petites assiettes à l'huissier qui les présente au Jury. Marie a fermé les yeux. On la sent prête à s'évanouir. Lachaud et Paillet semblent consternés. L'Avocat général triomphe.

LE PRÉSIDENT. — Nous remercions le grand savant qu'est M. Orfila. *(Orfila se retire sans un regard vers Marie.)* Les débats sont clos. La parole est à M. l'Avocat général.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, *debout.* — Messieurs les Jurés ! L'action de la Justice est lente. Mais elle vient. L'accusée que vous avez devant vous, contre laquelle lutte cette même Justice, est placée au sommet de l'échelle sociale. C'est de elle qu'elle trouve des ressources, en dehors même des sympathies et des dévouements. Les passions les plus tumultueuses lui ont fait

rtège dans cette enceinte. Mais nous grandirons à la hauteur de notre tâche, qui est celle de la vérité. Marie Cappelle, veuve Lafarge, a tué...

★

hambre de Lafarge.

Mme LAFARGE MÈRE. — Charles ! C'est Marie qui t'a tué.

AMÉNA. — Charles, mon pauvre Charles. Prends garde à ce que tu bois, Charles. On t'empoisonne. Tu vas mourir. Mais je mourrai avec toi.

LAFARGE. — Non, je ne veux pas... Ce n'est pas vrai...

ANNA, *geignarde.* — C'est bien vrai malheureusement, monsieur Charles. Je l'ai vue. Elle a pris le verre, elle y a dissout une poudre blanche et elle a tourné comme cela, avec son doigt.

LAFARGE. — Non...

Mme LAFARGE MÈRE. — J'ai gardé dans mon placard tous les résidus de tes remèdes qu'elle t'a donnés. J'ai demandé à Eyssartier de les analyser.

LAFARGE. — Non...

Mme LAFARGE MÈRE. — Léon ! Denis ! Mais parlez-lui donc.

LÉON. — Charles, il faut que tu aies du courage. Que tu portes plainte au Procureur du Roi.

DENIS. — Pardon, mon maître. Si j'avais su ! Je ne lui aurais pas donné l'arsenic. Mais je ne savais pas, moi.

LAFARGE. — Ce n'est pas vrai... Vous êtes des fous... des fous... des fous... Maman...

Mme LAFARGE MÈRE. — Je suis là, mon pitiou.

LAFARGE. — J'étouffe... J'étouffe... Heu... heu...

Emma entre, bouleversée.

Mme LAFARGE MÈRE. — Que veux-tu, toi ?

EMMA. — Ma tante ! Je vous en supplie. Ayez pitié de Marie. Personne ne lui parle plus. On l'écarte du lit de Charles. Elle voudrait avoir des nouvelles. Elle pleure. Elle a pleuré toute la nuit, à genoux.

Mme LAFARGE MÈRE. — Idiote ! C'est elle qui l'a empoisonné.

EMMA. — Ma tante ! Ce n'est pas vrai !

Mme LAFARGE MÈRE. — Ecarte-toi. *(A Lafarge :)* Mon fi ? Que dis-tu, mon fi ?

LAFARGE. — Marie... Marie...

AMÉNA. — Maman, il l'appelle.

Mme LAFARGE MÈRE. — Laisse !

LAFARGE. — Marie !...

Mme LAFARGE MÈRE, *se jetant sur son corps.* — Mon fi... Mon fi... Ne meurs pas... Charles... Charles... *(A Marie :)* Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Je vous maudis !

★

Le Procès.

Mme LAFARGE MÈRE, *à Marie.* — Je vous maudis !

Sa fille, son gendre, tout son clan se précipite, l'entraîne, cependant qu'elle tord ses bras et, tout en s'en allant, continue ses hurlements de bête blessée à mort.

LE PRÉSIDENT. — La parole est à la Défense.

Un grand temps. Paillet se lève.

PAILLET. — Messieurs les Jurés ! Après huit mois de captivité, de douleurs et de résignation, Mme Lafarge peut enfin faire entendre devant ses juges une voix amie. Que d'outrages prodigués à une femme captive, souffrante et qui ne pouvait se défendre ! Hélas ! messieurs, pourquoi faut-il que la Justice elle-même pourtant si grande et ses nobles représentants, poussés par l'opinion publique et par la légende, aussi, disons-le, par la publication de lettres et de mémoires où l'accusée, emportée par sa jeunesse et son désespoir raille trop cruellement une estimable Province, aient pu sembler parfois pencher vers un sentiment bien naturel mais un peu entaché de partialité ? Oublions. Je ne veux pas en appeler à vos cœurs, mais à vos consciences. Regardez-là. Souvenez-vous. Tant d'heures de ce procès terrible vous ont mis en présence de cette femme, vous ont permis de l'observer, de la recréer dans sa vie, jour par jour, instant par instant. Son visage, les plus secrets sentiments de son âme, vous ont été livrés, sans qu'elle tente une fois de s'y dérober. Vous connaissez maintenant, messieurs les Jurés, celle qu'on a osé nommer une empoisonneuse, d'un mot qui est un crachat et qui déshonore déjà la bouche qui le prononce. Et quelles preuves vous en a-t-on apportées, messieurs ? Aucune. Des racontars, la tragique jalousie d'une mère, les menées étranges d'un homme que la Justice n'oubliera pas, je l'espère, dans son jugement, l'antagonisme, hélas ! d'un milieu social, et la rivalité entre Paris et la province, comme si la France n'était pas entière, messieurs, et pouvait souffrir d'être divisée, voilà ce qui a amené ici Marie Cappelle...

LACHAUD. — La calomnie, l'envie, l'ignominie, oserai-je dire la haine ? Voila ce que nous avons vu, ce que nous voyons dans ce siècle de lumière, sous le Souverain le plus libéral. La plus effroyable des fatalités, dépassant celles des Antiques, anéantissant une destinée, un être innocent - car Marie Cappelle est innocente, Messieurs les Jurés, - l'erreur, - je ne veux pas prononcer ici le mot de parti-pris, - l'erreur, la triste erreur d'une famille d'honnêtes gens aveuglés. Où sont les motifs du crime ? Allons ! cherchez avec moi : sa haine ? Elle n'existe pas. L'amour d'un autre ? C'est une fable. La cupidité ? Alors, elle avait intérêt à ce que son mari vécût au moins jusqu'à

l'exploitation du brevet. Et elle a payé, sur sa propre dot, — ou ce que Lafarge avait laissé — les dettes de ce malheureux. Rappelez-vous qu'on lui a conseillé de fuir et qu'elle a refusé. Rappelez-vous, que deux fois des experts éminents ont déclaré après d'incessants, d'épuisants travaux, qu'il n'y avait pas d'arsenic dans le corps de Lafarge. Et si M. Orfila, que je salue avec vous, comme l'un des plus grands savants de ce siècle, M. Orfila déclare en avoir trouvé, lui, rappelez-vous, messieurs les Jurés, que, pour la quantité énorme de poison, soi-disant donné par Marie, il n'a pu, malgré son génie et l'appareil de Marsh, en extraire qu'un demi-milligramme.

A-t-on tué Charles Lafarge ? Rappelez-vous, messieurs les Jurés, Charles Lafarge, sous un aspect sain, était malade. Il était épileptique et également atteint d'une autre maladie. A-t-on tué Charles Lafarge ? Et si l'on a tué Charles Lafarge, qui l'a assassiné ? Très souvent, au cours de ce procès, il a été question d'arsenic et de mort-aux-rats. On s'est souvent inquiété de savoir ce que Marie Cappelle avait pu faire des paquets d'arsenic qui lui étaient remis. A mon tour, je poserai la question, mais d'une autre façon.

Que sont devenus les paquets d'arsenic à partir du moment où ils ont été achetés ? De nombreuses mains les ont manipulés et cela, vous ne devez pas l'oublier. Messieurs les Jurés, QUI A TUE CHARLES LAFARGE ? Voilà la question que je vous pose, aujourd'hui, 19 septembre 1840 et que je pose aussi à la postérité. Mais, avant de répondre, je vous invite à contempler sur ce mur, l'image de Celui qui fut, demeure et sera éternellement le modèle de toutes les victimes. Oui ! Devant ce Dieu, cet Homme condamné par la plus cruelle des injustices, frémissez, messieurs les Jurés... de devenir ici, non pas des juges, mais des bourreaux... *(Haletant, baigné de sueur, Lachaud se tourne vers Marie :)* Face à Dieu, pour la dernière fois, parlez.

Un grand temps. Marie se lève avec peine, son mouchoir à la main. Elle fixe le Jury.

MARIE. — Face à Dieu, je jure que je suis innocente.

Elle baisse lentement son voile.

★

LE CHANTEUR DE COMPLAINTES

Et voici la sentence
Qui la frappe en plein cœur.
Des jug's de compétence
La condamnent au malheur :
D'abord le pilori
Pour la belle Marie.

Puis, tant qu'elle respire
Elle aura la prison.
Mais on n' l'entend pas dire :
— « Je demande pardon »
Et jusqu'à la fin bout
Elle dira rien du tout.

Vingt années on l'enferme
A Montpellier là-bas,
Où elle prend le germe
De mort sur son grabat.
Mais tout le mond' lui écrit
De Londres et de Paris.

Napoléon la sauve
Mais le mal est plus fort.
Dans les Pyrénées fauves
Elle finit son sort
Et recevant l'hostie
Au prêtre elle s'écrie :

— « Devant Dieu, je le jure,
Je m'en vais sans remords
Toute innocente et pure
Au royaume des morts. »
Ainsi finit Marie
Sans dire non, ni oui.

FIN

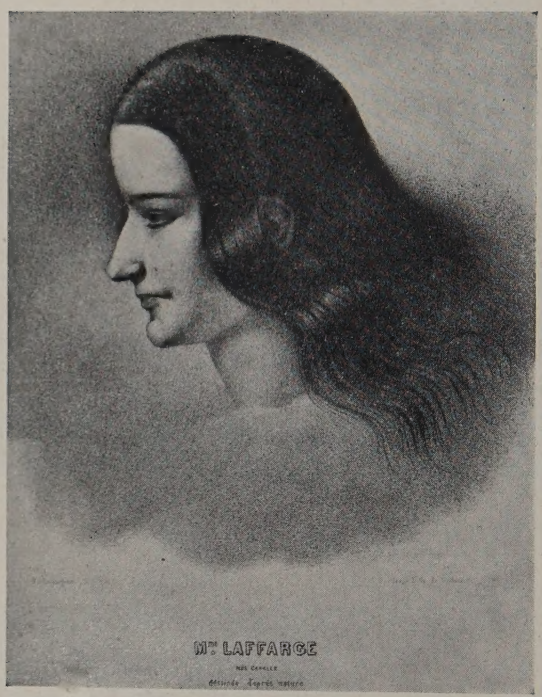
Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. } Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1954

Ci-dessus : Maria Casarès dans le rôle de Marie Lafarge.

Ci-contre : Sylvie dans le rôle de M^me^ Lafarge mère.

(Photographies : Télévision française.)



(Document contemporain du procès Lafarge.)